

A painting of a village scene. In the foreground, a dark green barn with a white roof and a small window is partially visible. To its right, a cemetery with several white crosses is situated on a grassy slope. In the middle ground, a large light blue church with a red roof and a tall, white steeple stands prominently. To the right of the church, a smaller light blue building with a red roof is visible. The background features a body of water and distant mountains under a blue sky with soft clouds. The overall style is impressionistic with visible brushstrokes.

Carnets de l'Isle-aux-Grues

Julie Stanton et Régis Mathieu



Marthe Vézina et François-Xavier Bernier,
Le Galonné accordéoniste, 2004.

*Carnets de
l'île-aux-Grues*



Charlevoix

Isle aux Oies

Fleuve Saint-Laurent

Île à l'Oignon

Île au Canot

Île de la Corneille

Saint-Antoine-de-l'Isle-aux-Grues

Île à Durand

Archipel de L'Isle-aux-Grues

Isle aux Grues

Beaupré

Île à Deux Têtes

Île du Cheval

Île Ronde

Île Patience

Île Longue

Île aux Canards

Île du Calumet

Rivière-du-Loup

Cap-Saint-Ignace

Île d'Orléans

Île Sainte-Marguerite

Île la Sottise

La Grosse Île

Île au Ruau

Montmagny

Côte-du-Sud

Île Madame

Québec

Échelle 1 : 135 000

Fonds de cartes au 1/20 000 en vente à la Géoboutique Québec

© Gouvernement du Québec

Feuillets 21L/15, 16 et 21M/01, 02

Serge Labrecque
Janvier 2009

Comme des repères à l'horizon du navigateur, le chapelet de la vingtaine d'îles et îlots qui forment l'archipel de l'Isle-aux-Grues s'échelonne au centre du fleuve Saint-Laurent dans une zone comprise entre l'île d'Orléans et l'île aux Coudres.

LES HEURES BLEUES

Case postale 219
Succursale De Lorimier
Montréal (Québec)
H2H 2N6

 450 671 . 7718

 450 671 . 7718

info@heuresbleues.com
<http://www.heuresbleues.com/>

Diffusion Dimedia (Canada)
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde (France)
www.librairieduquebec.fr/

Export Livre (ailleurs dans le monde)
www.exportlivre.com

ISBN 978-2-922265-63-7 (PAPIER)

ISBN 978-2-924277-11-9 (PDF)

ISBN 978-2-924277-10-2 (EPUB)

Dépôt légal 2009, BAnQ et BAC

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés

© 2009, Les Heures bleues, Julie Stanton et
Régis Mathieu

Photographies des œuvres :

Daniel Roussel

Éditions électroniques :

Jean Yves Collette, Anne-Marie Arel
info@vertigesediteur.com

Document de la couverture :

Eudor Jean Vézina, *Église de l'Isle-aux-Grues*,
huile sur toile, 30 x 40 cm, 2004.

Les redevances de droits d'auteurs sur ce livre
seront remis à la Fondation Riopelle-Vachon
dont l'un des mandats est l'attribution de
bourses visant à encourager les jeunes de
l'Isle-aux-Grues à poursuivre des études
postsecondaires.

Les Heures bleues reçoivent pour leur
programme de publication l'aide du Conseil
des Arts du Canada et de la Société de
développement des entreprises culturelles
du Québec (SODEC). Les Heures bleues
bénéficient du Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres du Gouvernement du
Québec, géré par la SODEC.

Carnets de l'Isle-aux-Grues

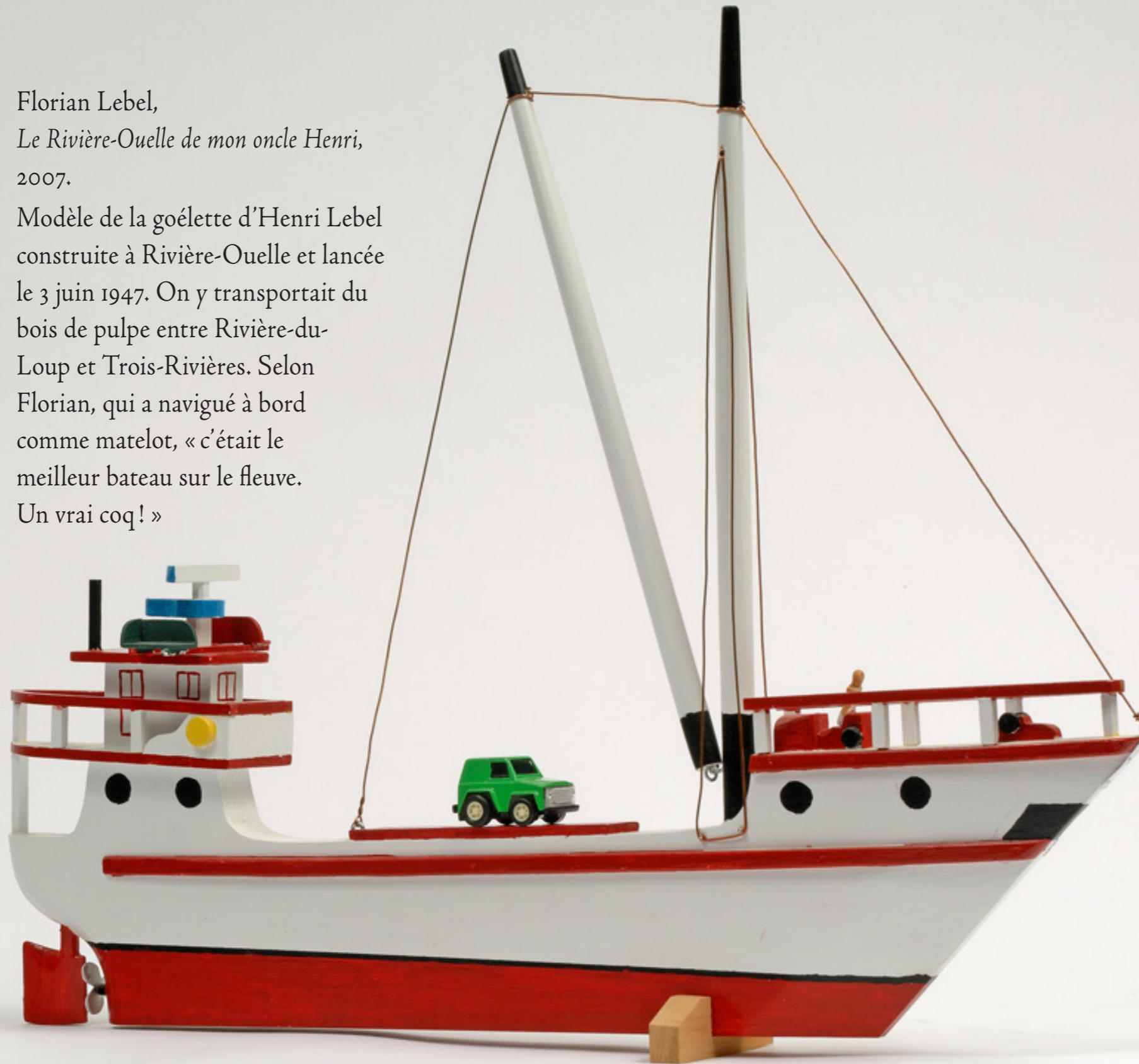
Julie Stanton et Régis Mathieu



Les heures
bleues

Florian Lebel,
Le Rivière-Ouelle de mon oncle Henri,
2007.

Modèle de la goélette d'Henri Lebel
construite à Rivière-Ouelle et lancée
le 3 juin 1947. On y transportait du
bois de pulpe entre Rivière-du-
Loup et Trois-Rivières. Selon
Florian, qui a navigué à bord
comme matelot, « c'était le
meilleur bateau sur le fleuve.
Un vrai coq! »



Comment l'Isle-aux-Grues est entrée dans ma vie

Avant qu'elle n'entre dans ma vie, l'Isle-aux-Grues, dont je ne connaissais que le nom, évoquait pour moi un lieu imaginaire où je me voyais en train d'écrire dans la toute petite chambre d'une auberge semblable à celles décrites dans les romans du XIX^e siècle. Dans cette île fantasmée, il y avait d'étroites routes de terre, des voitures tirées par des chevaux, des laboureurs maniant la herse et la faucille, des femmes s'activant aux foins. Sans le savoir, je m'étais inventé une image de l'endroit qui correspondait à

celle que je retrouverais plus tard dans l'impressionnante collection de photos d'époque appartenant à Jules Vézina, aujourd'hui décédé; ce Gruois passionné de généalogie est également l'auteur de *La Côte-du-Sud : Histoire et généalogie d'un archipel*, publié en 1994. Toutefois, ces photos dataient du début du XX^e siècle, et au moment où j'ai décidé d'aller à la rencontre de mon fantasme, nous étions en juin 1992 ! Les fermes de l'île flanquées de vertigineux silos, les tracteurs John Deere et Massey Ferguson, les 4 x 4

garés près de voitures de l'année, les femmes en jeans, me ramèneront bien vite à la modernité, sans pour autant m'enlever l'impression que je venais d'accéder à un lieu unique.

Lorsqu'en ce jour de juin, sur le pont du *Grue-des-Îles* qui effectue la traversée entre Montmagny et l'Isle-aux-Grues, j'ai vu l'île s'avancer vers moi à travers la luminosité du fleuve, j'ai ressenti une vive émotion. Après avoir posé pied à terre, emprunté le chemin du Quai et atteint le centre du village avec

ses maisons coquettes aux balcons fleuris, sa modeste épicerie, son église au toit rouge et son cimetière à portée du regard, le silence et la lenteur du temps me conforteront dans le sentiment d'avoir abordé un ailleurs à nul autre pareil où je pourrais, oui, venir écrire. Cette journée-là, je me suis baladée à vélo sur le chemin du Roi, c'est-à-dire de la pointe est de l'île abritant l'historique manoir MacPherson-Le Moine jusqu'à la pointe ouest et sa forêt exceptionnelle. J'ai rêvassé sur la berge à côté du fameux *Bateau Ivre*, un ancien remorqueur transformé en salle à dîner, en imaginant que l'île du Cheval, ou encore l'île Ronde ou l'île à Durand situées en face, était celle

où se déroulait l'intrigue du *Désir fantôme*, le roman que j'étais alors en train de composer. La magie des lieux opérait.

En octobre 1996, le hasard a mis sur ma route une petite maison à louer hors saison. Peu importe, j'étais preneuse ! Séduite par l'endroit, et emballée par la possibilité d'accéder enfin à mon rêve, j'ai entraîné dans l'aventure Régis Mathieu qui était devenu mon compagnon de vie. Nous avons alors connu notre premier hiver à l'Isle-aux-Grues. Tout un hiver ! Mais quel silence, quelle paix ! Après avoir répété l'expérience l'année suivante, ce qui nous avait définitivement rendus amoureux de l'île, nous avons eu

le bonheur de louer à l'année une inspirante maison ancestrale, propriété aujourd'hui d'Alice Vézina et de Thomas Boissinot. Pendant quatre autres années, les allers-retours réguliers entre le continent et l'île ont tissé la trame de ce qui allait constituer des moments singuliers, riches de création, et qui nous ont permis de nouer des liens précieux avec les insulaires. Lorsque, quelques années après la parution de *Là-bas, l'isle aux Grues*, aux éditions Les Heures bleues, les éditeurs René Bonenfant et Célyne Fortin nous ont invités à rédiger les *Carnets de l'Isle-aux-Grues* pour la collection des « Carnets », nous avons accepté avec joie, en manifestant notre

désir de laisser la parole aux gens de l'île et illustrer le livre avec des photos de leurs œuvres. Nous avons voulu ainsi rendre hommage à la communauté de Saint-Antoine-de-l'Isle-aux-Grues où l'on nous a accueillis avec tant de générosité.

Ce livre est donc le résultat de près d'une quarantaine d'entrevues menées auprès des gens de l'Isle-aux-Grues dont l'âge varie entre

quinze et quatre-vingts ans. En les interrogeant sur leur mode de vie, leurs coutumes et leurs traditions et, pour certains, leurs souvenirs, nous avons pris le parti de nous en tenir à la Beauté et de respecter l'intimité des insulaires en ne nommant, en cours d'écriture, que le nom des personnes disparues. Puissent les *Carnets de l'Isle-aux-Grues* vous faire voyager bellement à travers les paysages des âmes et des lieux grâce

à Albert, Audrey, Bibiane, Charles, Denis, Édith, Fabienne, Florian, Gaston, Gilles, Gina, Guylaine, Hélène, Henri-Louis, Joël, Kevin, Lisette, Louise, Lucette, Lucia, Lucie, Marie-Pier, Marilyn, Mélanie, Nancy, Noël, Patrice, Patrick, Paul-Eugène, Pauline, Rachel et Rachelle, Réjeanne, Roland, Simon, Tommy et Véronique.

JULIE STANTON

Dans cet ouvrage, on trouve le nom du lieu écrit selon qu'on évoque l'une des quatre entités géographiques suivantes : l'île entourée d'eau, l'archipel, la municipalité de paroisse ou le village. La graphie évolue également selon les époques ou telle qu'utilisée par les auteurs cités. On trouve aussi plusieurs graphies pour désigner le manoir ancestral de l'île. Nous utilisons celle adoptée par la municipalité de Saint-Antoine-de-l'Isle-aux-Grues, soit le manoir MacPherson-Le Moine.



Charles Vézina,
La barge de mon père,
2004.

L'Isle-aux-Grues, un cadeau

Quand j'ai quitté le collège, après trente-trois ans d'enseignement, la population étudiante avoisinait les cinq mille. Il y avait des embouteillages dans les corridors lors des changements de cours ! Ce qui m'attendait ensuite, en ce premier juillet, c'était un déménagement à l'Isle-aux-Grues, découverte l'année précédente, dans la magnifique maison voisine de l'église, située juste en face de l'île au Canot comme dans une loge privée, baignée par un superbe coucher de soleil chaque

jour différent. Non seulement ce nouveau lieu de vie était autre, mais le temps n'était plus le même. Lenteur et silence, pour de longues lectures, pour de longues marches, notamment celles sur la grève, à marée basse, depuis *Le Bateau ivre* jusqu'au « bout d'Isle », l'appareil photographique en bandoulière. C'était un cadeau des dieux qui a duré quatre longues années pendant lesquelles j'ai côtoyé des insulaires qui m'ont accueilli avec tant de chaleur et de générosité que c'est avec enthousiasme, et dans un

esprit de solidarité, que j'ai accepté de collaborer à la production des Carnets de l'Isle-aux-Grues. Une occasion de leur faire, à mon tour, un cadeau.

RÉGIS MATHIEU

Robert Gagné,
La Baratte,
2004.



Robert Gagné
2004





Suzanne et Diane Vézina,
Les Galonnés,
2005.

Les effigies des Galonnés ont fait leur apparition, en 2005, après le retour de Suzanne à l'île qu'elle avait quittée près de trente ans auparavant pour s'établir dans la région de Montréal. Amoureuses des choses anciennes, les deux sœurs ont décidé de les fabriquer après que Suzanne ait manifesté le désir de se mettre au bricolage pour occuper les soirées d'hiver... au milieu du fleuve!

Des petites îles dans un grand fleuve

Comme des repères à l'horizon du navigateur, le chapelet de la vingtaine d'îles et îlots qui forment l'archipel de l'Isle-aux-Grues s'échelonne au centre du fleuve Saint-Laurent dans une zone comprise entre l'île d'Orléans et l'île aux Coudres.

De lever de soleil en lever de soleil, depuis plus de trois cents ans, le paysage marin des insulaires est donc celui de ces îles aux noms aussi évocateurs que, notamment, l'île Longue, l'île Ronde, l'île Patience, l'île aux Canards, l'île au Canot,

l'île du Calumet, l'île à Deux Têtes, l'île du Cheval, l'île à l'Oignon, l'île de la Corneille, l'île la Sottise, la Grosse Île et, bien sûr, l'île aux Grues qui mesure sept kilomètres de long et deux kilomètres de large. Située à l'extrémité nord-est de l'archipel, l'île aux Oies, autre territoire d'importance lié aux origines des insulaires, se compose en fait de la Petite île aux Oies et de la Grande île aux Oies reliées à l'île aux Grues par six kilomètres de battures. L'île aux Grues a été baptisée ainsi par des explorateurs

français qui croyaient avoir aperçu des grues à ses abords. Selon la petite histoire, ces oiseaux étaient en réalité de grands hérons. Pour le plus grand plaisir des yeux, on peut les voir encore aujourd'hui parfaitement immobiles près des marais de l'île ou voler en grand nombre à coups d'ailes lents et majestueux.

Gina et Véronique Gagné,
Chandeliers,
2008.



« On a plein de souvenirs rattachés aux îles. »

« Les îles de l'archipel ne sont pas des îles fantômes pour nous. On a plein de souvenirs rattachés aux îles.

Ma grand-mère maternelle, Marie-Louise Lachance, est née à l'île au Canot. Elle disait qu'elle avait appris à ramer avant d'apprendre à marcher. »

« L'été, on va pique-niquer à l'île du Calumet. Mon père connaît tous les chemins qui mènent aux îles. Pas besoin de sonar. Nos parents rament de mémoire. »

« Au cours de ma vie, j'ai débarqué dans chacune des îles. Dans ma jeunesse, j'allais aux fraises à l'île au Ruau. J'ai exploré aussi la Grosse Île de bord en bord, bien avant qu'il y ait un chemin. Maintenant, je vais souvent à l'île de la Corneille où je me suis construit une petite cabane de cent soixante-huit pieds carrés. Je campe là avec mon fils de trente-sept ans et trois de mes neveux. Ça rajeunit son homme ! »

« Mon oncle et ma tante élèvent des chevreuils à l'île au Ruau. C'est une

île particulière. Un paradis avec de magnifiques plages et un marais entouré de bouleaux blancs. On se croirait dans un monde féerique comme celui d'Alice au pays des merveilles. »

« Il y a quelques années, quand ma mère voulait décrocher du travail, elle s'en allait à l'île au Canot où mon père a été longtemps gardien. Il s'occupait entre autres des chiens et il nourrissait les faisans pour la chasse sportive. Il élevait aussi des bernaches. Je me souviens des

belles histoires qu'il me racontait à son retour. Adolescente, l'île était mon refuge. Son côté sauvage m'inspirait. Je me retrouvais à une autre époque. »

« J'ai dû quitter l'Isle-aux-Grues, il y a cinq ans, pour aller travailler en ville. Je demeure dans un trois et demie, pas de terrain ni de balcon. Pour une fille qui a grandi entourée d'eau, ce n'est pas évident ! Je rêve d'aller me promener dans les îles. Un tour de kayak dans l'archipel, au coucher de soleil et par une mer calme, c'est difficile à battre. Je suis certaine qu'il n'y a rien de plus beau, même à Las Vegas ! »

« L'été, on a notre petit Cuba. À tous les quinze jours, pendant quelques heures, la marée découvre les bancs de sable fin entre les rochers Rouges et l'île de la Corneille. Celui que je préfère a presque un kilomètre de long et une centaine de mètres de large. Les gens de l'île, mais aussi des plaisanciers de l'île d'Orléans, de Berthier, et même de Québec, s'y donnent rendez-vous. On échoue nos embarcations et on passe un bon moment à flâner au soleil. La vue sur le mont Sainte-Anne est admirable. »

« Dans les années 1950, par les beaux matins d'hiver, le vieux

Sylvio partait à pied jusqu'à l'île au Canot pour vérifier avec une hache si le pont de glace était solide. Quand il revenait, il disait : « c'est bon pour les chevaux ! » Alors, nous, les gars de l'Isle-aux-Oies, on traversait en gang pour faire de la musique avec les Lachance et conter fleurette à leurs sœurs. »

« La famille Lachance avait comme ami un riche Américain, monsieur Adams. Le premier hydravion qu'on a vu, c'était le sien. Il venait tourner sur la batture pas loin de chez nous, à l'Isle-aux-Oies, pour prendre le vent d'est avant d'atterrir à l'île au Canot. Ça nous épatait !



Robert Gagné,
Les hérons,
2004.

Quand Euchère Lachance a eu le visage brûlé par l'explosion de sa torche au naphta, monsieur Adams l'a amené se faire soigner aux États-Unis. En plus de payer le coût des greffes, il s'est occupé d'Euchère jusqu'à ce qu'il puisse revenir à l'île. »

« À la fin des années 1990, j'ai commencé à pratiquer le camping sauvage dans les îles de l'archipel avec trois autres copines de l'Isle-aux-Grues. On en a exploré une

par année pendant six ans avec, chaque fois, un nouveau capitaine pour nous traverser en chaloupe avec notre barda. À l'île à Deux Têtes, il y a plein de hérons.

À les entendre crier, on aurait dit une jungle. Le soir, on allumait sur la grève des feux de bois qui pouvaient être vus de l'Isle-aux-Grues. Je pense que nos hommes nous jalousaient. On était tellement fières de nous. Puis Simone est morte d'un cancer... »

L'isle-aux-Oies, lieu des origines

L'isle-aux-Oies a été vendue, en 1711, aux Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec par le sieur Paul Dupuy qui y avait deux filles religieuses. L'île a déjà compté une quinzaine de familles. Chacune devait fournir la moitié de ses récoltes pour les besoins de la communauté religieuse. Après plusieurs décennies de travail, les fermiers réalisaient qu'ils ne

seraient jamais propriétaires de leur terre. C'est pourquoi, au fil du temps, ils ont quitté l'île. Lorsque, en 1964, les sœurs ont vendu l'île à un club privé de chasse, il ne restait que six familles. Seulement deux ont eu des descendants qui se sont établis à l'Isle-aux-Grues. Les autres sont parties en région, certaines même aux États-Unis.

Chargeur à foin, sans date.



« L'Isle-aux-Oies, c'est un autre portrait. »

« À l'Isle-aux-Oies, un magnifique boisé de deux kilomètres de large par six kilomètres de long entoure l'anse à Conti. Une vraie forêt. À la pointe est de l'anse, on voit Saint-Jean-Port-Joli d'un côté et Baie-Saint-Paul de l'autre. Certains jours, on peut même entrevoir l'île aux Coudres. Avec ses marais et ses immenses champs, l'Isle-aux-Oies, c'est un autre portrait. »

« Au début du XIX^e siècle, mon arrière-grand-père et mon grand-père ont cultivé un des deux lots de la pointe du Suroît, à la Petite isle aux Oies, pendant cinquante-quatre ans, pour trois générations de seigneurs. Ça été le berceau de tous les Bernier de l'Isle-aux-Grues. Puis, en 1874, mon grand-père a réussi à acheter la ferme. Il était enfin chez lui. À son décès, mon père, qui était fils unique, a pris la relève. Notre lot a été le dernier que les sœurs ont acheté. On a ensuite déménagé à l'Isle-aux-Grues. »

« En 1936, mon grand-père Émilien, dit le Gros Milien, avait emprunté quatre mille piastres pour acheter une terre à bois à l'Isle-aux-Oies. L'année suivante, un moulin à scie a sauté à Trois-Rivières et des milliers de billots se sont répandus dans le fleuve. Milien en a sauvé un bon lot qu'il a stocké dans l'anse, derrière la maison. Une goélette est venue les chercher et on lui en a donné le gros prix. La terre a été payée net ! »

Arrivée de religieuses à l'île aux Oies en 1937.



Arrivée du cardinal Rodrigue Villeneuve et de sa suite au « Rocher de l'Hôpital » à l'Isle-aux-Oies, lors de l'inauguration de la chapelle, le 24 septembre 1957. Transbordement du « Gaulois » à la voiture qui doit les amener sur île.



« Dans ma famille, on a vécu à l'Isle-aux-Oies pendant trois générations. Une dizaine d'années après leur mariage, mes grands-parents se sont établis à la Ferme Prairies hautes. Les sœurs leur ont donné quinze bêtes avec l'obligation de les rendre à la fin du bail ! À ma naissance en 1952, mon père louait la terre huit cents dollars par année. On ne vivait pas riches, mais mes parents étaient très généreux. Même avec leurs dix enfants, ils en ont adopté d'autres d'une famille qui en arrachait. »

« Je suis demeuré dix-huit ans à l'Isle-aux-Oies sans presque jamais en sortir. Un chasseur américain a voulu m'amener aux états pour

apprendre l'anglais et un métier. Impensable ! J'avais de la misère à monter à l'Isle-aux-Grues tellement je m'ennuyais. Ma famille a été l'une des dernières à quitter l'Isle-aux-Oies, en 1970. On a passé deux hivers, seuls dans l'île. »

« Je sens toujours l'appel de l'Isle-aux-Oies. Comme gardien, je peux y avoir accès librement, entre autres pour nourrir les faisans élevés pour la chasse. Je connais l'histoire de chacune des planches de notre ancienne maison. Assis sur la galerie, j'entends le huard, les grenouilles, je regarde passer les buses. L'hiver, j'écoute la neige tomber sur la forêt. La grande paix. »

« Après avoir racheté l'île, les gens du club de chasse ont surnommé notre maison *La Mairie* parce que mon père avait été maire de L'Isle-aux-Oies. Puis, elle a été rebaptisée *Le Repaire*. En 1989, monsieur Riopelle en a fait son atelier de peinture jusqu'au moment où il a acheté le manoir MacPherson-Le Moine, de l'Isle-aux-Grues, en 1995. C'est au Repaire qu'il a réalisé plusieurs de ses œuvres inspirées du thème « Les grandes oies blanches ». »

Du côté de l'Isle-aux-Grues

Quitte à faire face au nordet, les premières familles de l'Isle-aux-Grues ont décidé de privilégier le nord de l'île plutôt que le sud. Étonnant à première vue, ce choix était dicté par l'abondance des joncs dans la grande anse, principale denrée du bétail, mais aussi par la facilité d'établir des contacts par bateau avec les familles qui résidaient alors sur les autres îles de l'archipel. Toujours regroupées au nord, une cinquantaine de familles vivent actuellement à l'Isle-aux-Grues ;

cent quarante-quatre personnes y habitent en permanence. En 2006, les insulaires fêtaient avec éclat le 175^e anniversaire de fondation de la paroisse de Saint-Antoine-de-l'Isle-aux-Grues, soulignant ainsi l'arrivée, en 1831, du premier curé résidant à l'île. Cette fête a été l'occasion de témoigner leur reconnaissance envers leurs ancêtres, bâtisseurs d'une île devenue prospère et dynamique, et d'afficher leur fierté d'appartenir à cette descendance insulaire qui remonte à la période

française du pays. Une fierté particulièrement palpable chez les jeunes générations de plus en plus sensibles aux liens de solidarité et à l'esprit communautaire de leur lieu d'origine.

Couple, Isle-aux-Grues, 1951.



« Je vois l'île comme un petit bijou. Une perle. »

« À l'adolescence, j'avais envie de la ville. Maintenant que je me suis établie à l'Isle-aux-Grues, j'ai développé un fort sentiment d'appartenance. J'adore mon île ! Je ferai tout pour aider à conserver ce patrimoine exceptionnel. Je vois l'île comme un petit bijou. Une perle. D'ailleurs, durant mes études en tourisme, c'est comme ça que je la décrivais aux gens qui me parlaient de « mon coin perdu au milieu de nulle part ». Aujourd'hui, ils ont tous envie de la visiter. »

« On a vu tant de fois nos parents et nos grands-parents se débrouiller dans des situations extrêmes qu'on a appris très tôt à foncer. Je vis en face de l'île, depuis quelques années. Mettre mon petit garçon de trois ans à bord de l'avion d'Air Montmagny pour qu'il aille voir son grand-père ne me pose aucun problème. Certaines de mes amies poussent les hauts cris. Imaginez quand on décide de traverser en canot à glace pour nous rendre à la Mi-Carême en plein hiver ! »

« J'ai passé mon enfance en contact étroit avec la nature. Je suis très fière de mes origines et pas mal possessive avec mon île. Je voudrais la protéger. Je n'ai pas envie qu'elle devienne une sorte de banlieue. Au début de mon cegep à Québec, l'automne a été difficile. Quand je voyais un espace vert, je courais respirer l'odeur de la terre. Les larmes me montaient aux yeux. J'avais tellement hâte de revenir que, souvent, je n'attendais pas le traversier. Mon père venait me

chercher à Montmagny en bateau à moteur. »

« Après avoir vécu quelques années près de Montréal, je suis de retour à l'île avec mon *chum* et nos deux filles. Je désirais leur offrir une vie semblable à celle que j'ai connue avec mes parents et la famille élargie. Je veux leur transmettre les valeurs qui m'ont enrichie, comme la solidarité. Ici, quand quelqu'un a un pépin, tout le monde met la main à la pâte pour l'aider. J'ai grandi avec cette mentalité communautaire. Et puis, je suis contente d'avoir repris les coutumes ancestrales, par exemple la cueillette des petits fruits. C'est à l'île que je

me sens le plus en harmonie avec moi-même. »

« Ce n'est pas parce que je vis à l'Isle-aux-Grues que je vis en dehors du monde ! J'ai parcouru le Québec jusqu'à la Baie James, comme encanteur pour Canards Illimités. J'ai voyagé d'un bout à l'autre du pays. Je suis allé de Seattle à New York, en passant par les Rolling Stones ! Mais ce que j'aime le plus, c'est une randonnée dans le bois en motoneige avec ma blonde et mes gars. »

« Au secondaire, les gars du pensionnat nous appelaient « les Fromages de l'Île » parce que la réouverture de la fromagerie, en

1977, faisait beaucoup jaser. Ce genre de taquineries ne m'atteignait pas. Je suis tellement bien dans l'île que je me moucherais avec un journal plutôt que de traverser m'acheter une boîte de kleenex ! »

« On a appris à regarder les couchers de soleil. »

« Avec le temps, on a appris à regarder les couchers de soleil. Moi, c'est monsieur Riopelle qui m'a ouvert les yeux. Je l'ai connu en 1974 quand j'ai commencé à le guider à la chasse. Pendant des années, j'allais le chercher à l'heure de l'apéritif. On buvait un Ricard dans la salle à manger du Bateau Ivre en regardant le soleil descendre entre le mont Sainte-Anne et le cap Tourmente. Monsieur Riopelle m'a fait remarquer le changement des couleurs dans le ciel. »

« À huit ou dix ans, beau temps, mauvais temps, on travaillait aussi fort que nos frères. On trayait les vaches. On allait aux champs. La chaleur, les moustiques. Le ramassage des petites fraises, ce n'était pas un plaisir mais une corvée nécessaire. Aujourd'hui, quand j'ai des moments difficiles, la nature m'apaise. »

« Si on compare les contraintes de la vie en ville versus la tranquillité de notre coin, c'est pas payé cher la paix. Avec les années, je suis

devenue de plus en plus consciente de vivre dans un petit paradis. Je remercie mon père de m'avoir transmis sa fierté de l'Isle-aux-Grues. Je pense qu'il aurait donné sa vie pour elle. Il a siégé au Conseil municipal pendant des années et il a toujours cherché à préserver l'autonomie de l'île. Il disait : « si on ne réussit pas à s'organiser, c'est quelqu'un d'autre qui va nous organiser » ! »

Saint-Antoine
de l'Isle-aux-Grues, en 1979.



Défier le fleuve

Omniprésent dans le quotidien des gens de l'île, le Saint-Laurent constitue à la fois un enchantement perpétuel et un défi permanent. Si franchir le fleuve à l'année longue a exigé de leurs ancêtres plein d'audace, de vaillance et d'imagination, les insulaires doivent encore faire preuve aujourd'hui de patience et d'organisation. Gens de résistance habitués depuis des générations à composer avec les éléments de la nature et les

moyens du bord (embarcations de toutes sortes, dont les fameux canots à glace, le traversier et l'avion), ils ont constamment cherché à améliorer leurs nécessaires déplacements entre l'île et le continent. Au fil des siècles, leur rapport avec le fleuve a nourri leur lien entre la terre et l'eau, mais aussi, pour plusieurs, une véritable passion pour la fabrication de bateaux miniatures porteurs de souvenirs et de voyages imaginaires.

Gilles Gagné,
Cabane d'oiseaux,
2001.

Cabane exécutée avec le bois d'une vieille grange
de l'Isle-aux-Oies d'où Gilles est originaire.

Cette œuvre lui a valu le premier prix
décerné dans la section « fantaisie »
au Salon d'ornithologie de
l'Isle-aux-Grues, en 2001.

En 2009, pour son
dixième anniversaire
du salon est
devenu le

Rendez-vous
de l'ornithologie
de l'Isle-aux-
Grues.



« J'ai été élevé les pieds dans l'eau. »

« Si je ne vois pas la mer, je n'ai pas d'agrément. J'ai souvent dit à mon mari : « si tu veux te débarrasser de moi, amène-moi en ville ! » Sans horizon, je me sentirais déracinée. »

« J'ai commencé tout jeune à aller sur l'eau et je ne pourrais plus m'en passer. Un été, dans les années 1950, j'ai été bûcheron dans la région de Rimouski. C'était une belle forêt dans les hauteurs, mais l'eau me manquait. Quand

j'ai repris la route 10¹ le long du fleuve, pour revenir à l'île, je respirais mieux. »

« Le fleuve, c'est toute notre vie. C'est viscéral. Je serais incapable de m'en passer. Je l'ai constaté lorsque j'ai vécu un certain temps à Ottawa. On m'avait dit que je ne serais pas dépaysée à cause de la présence du canal Rideau. Ouf ! C'est large comme ma main ! »

¹ Aujourd'hui la route 132 est connue sous le nom de Route des Navigateurs.

« J'ai été élevé les pieds dans l'eau. J'ai passé mon enfance à l'Isle-aux-Oies. Puis on a déménagé à l'Isle-aux-Grues. Une fois marié, je me suis bâti près du fleuve. On a connu bien des dégâts d'eau. Je me suis souvent dit que j'aurais dû m'en aller plus haut, mais je n'ai jamais réussi à le faire. Si j'étais obligé de quitter l'île, je me trouverais une maison au bord d'une rivière ou d'un fleuve. Pas un lac, parce que c'est une eau dormante. »

«J'ai la maladie du fleuve. Je voulais naviguer sur les bateaux du gouvernement comme mes cousins. Mais ma mère avait une peur bleue de l'eau. Je travaillais de nuit à Grosse-Île. Le jour, j'allais pêcher. Marée haute, marée basse, je trouvais toujours le chemin pour me rendre jusqu'au doré. Après la pêche, je rêvassais, couché sur le banc. La liberté.»

«À soixante-quinze ans, je monte encore à travers les îles. Je connais tous les courants, les récifs, les remous. Je sais où il y a de la vase et des ronds de sable. Même si je reviens bredouille de la pêche, ça me rend heureux d'avoir été sur l'eau.»

«Mon mari est amarreur sur Le Grue-des-Îles. Il est pratiquement né sur le Saint-Laurent et il y est encore. Son fleuve à lui, c'est celui de l'archipel de l'Isle-aux-Grues. Ailleurs, par exemple, à Québec, il dit que le fleuve est fermé, trop étroit.»

«Dans les années 1940, mon père chargeait sa petite goélette de patates qu'il allait vendre à Québec. On cultivait beaucoup la patate à l'époque. Le trajet durait quatre heures. Le soir, il couchait à l'île d'Orléans. L'hiver, quand il décidait d'aller veiller à Cap-Saint-Ignace, il gréait le canot à glace et traversait de l'autre côté. Mon père m'a enseigné à apprivoiser le fleuve.

Ça fait plus de trente ans que je navigue à vue avec ma chaloupe. Je connais l'emplacement de chaque roche.»

« Traverser, c'est du sport! »

« Pour les visiteurs, la traversée a sans doute beaucoup de charme. Pour nous, traverser, c'est du sport! En belle saison, on a le nez collé sur l'horaire du bateau. L'hiver, s'il faut vraiment sortir de l'île, on a toujours peur du brouillard qui pourrait empêcher l'avion de partir ou de revenir. Quand même, je n'échangerais pas l'Isle-aux-Grues pour n'importe quelle autre ville ou village. »

« Si quelqu'un ne peut pas revenir à l'île à cause de la température, on dit qu'il a été « dégradé. Monsieur Riopelle disait même que c'était tellement compliqué de venir ici que ça donnait un cachet unique à l'Isle-aux-Grues. »

« Anciennement, monsieur Émile nous amenait à Montmagny à bord du Saint-Antoine, un petit bateau gréé d'un toit et de bancs qu'on appelait le yacht. À marée basse, il venait nous chercher sur la grève avec son « flat à rames ». On était toujours tout mouillés! »

« En 1959, on traversait les autos à partir du quai, au sud de l'île, une à la fois, sur la goélette *Saint-Jacques*. Puis, il y a eu *La Lévisienne* qui pouvait en recevoir trois. En 1974, le gouvernement a installé un système de traversier gratuit et on a hérité de *La Marjolaine* de l'isle aux Coudres. Depuis 1981, on se débrouille avec *Le Grue-des-Îles*. »

Traversée, île-au-Canot, sans date.



« Comme on ne peut rien changer aux marées, on doit adapter notre façon de vivre à l'horaire du traversier. Mieux vaut prévoir les repas, sinon il faut modifier le menu. Si on a oublié un ingrédient qu'on ne retrouve pas à l'épicerie de l'île, tant pis pour la recette ! À moins d'avoir un substitut, ça ira à la prochaine fois. »

« Quand on achète le gros de nos provisions à l'automne, les commis des supermarchés pensent qu'on a tous une pourvoirie ou un gîte. Même si c'est rare que quelqu'un ne puisse pas nous dépanner, on aime tout avoir sous la main. Heureusement, depuis 2004, le traversier *Félix-Antoine-Savard* nous ravitaille une fois en hiver. Cette année, il a déchargé dans l'île près de deux cents tonnes de marchandises, des vaches aux appareils ménagers. »

« Nos hommes ont appris tôt à manœuvrer le canot à glace et ses rames ferrées. Douze ans, c'est jeune pour dompter sa peur. Mais à l'île, le canot à glace a été longtemps un moyen de survie. Quand j'ai accouché, il y a trente-cinq ans, on a dû utiliser ce moyen pour traverser en urgence à Montmagny. Il n'y avait plus de sages-femmes dans l'île, à l'époque. Il n'y avait pas de médecin non plus. Et le service aérien de nuit n'existait pas. »

« À l'Isle-aux-Oies, on avait plus de contacts avec la Côte-du-Sud qu'avec les autres îles de l'archipel. Été comme hiver, en chaloupe comme en canot à glace, on traversait à L'Islet pour vendre nos porcs, le lait et la crème, ou aller reconduire un de nos frères qui travaillait à Québec. Un gars du moulin à scie, qui avait failli perdre sa jambe, serait sans doute mort si on n'avait pas réussi à l'évacuer en canot à glace. »

« On est allé chercher bien des tombes en canot à glace. Les gens de l'île qui décédaient en hiver sur la Côte-du-Sud, on les rapatriait. »

« À vingt-huit ans, le canot à glace représente pour moi la liberté d'aller et venir entre l'île et Montmagny. J'ai été élevé à travers les glaces. Je suis fasciné par leur puissance. Comme mon père et mes oncles qui m'ont transmis leur savoir-faire, je connais les différents types de glaces, leur épaisseur. On a peut-être la science des glaces ! Quand mon neveu est né, je lui ai fabriqué une paire de crampons à bottes. J'espère que lui aussi continuera la tradition. »

Louis-Victor Lebel,
Le flat à rames,
1991.

Dernier bateau miniature sculpté par le père de Florian Lebel. Louis-Victor l'a donné à son fils, quinze jours avant sa mort. Le « flat » désigne une chaloupe à fond plat servant à aborder un plus gros bateau.





Eudor Jean Vézina,
Les Petits Voyages,
1995.



Eudor Vézina

La course en canot de père en fils

« Le canot à glace est le fétiche numéro deux de l'île, après les oies, bien sûr. Chaque année, les canotiers de l'île aux Grues venaient enlever la course de canots durant le Carnaval d'hiver de Québec. On voyait les fiers-à-bras de la Vieille Capitale s'exercer pendant des semaines sur les glaces entre Québec et Lévis,

mais, quand arrivait la course, les gars de l'île aux Grues gagnaient toujours. Pour une raison bien simple : ils n'avaient pas besoin de s'exercer puisque, par pure nécessité, ils traversaient de l'île à Cap-Saint-Ignace une couple de fois par semaine pendant cinq ou six mois d'hiver. » (Jean O'Neil, *L'île aux Grues.*)

Eudor Jean Vézina,
Canot à glace,
1995.



« *Vingt-six ans de bonheur!* »

« La course en canot, c'est vingt-six ans de ma vie. Vingt-six ans de bonheur! J'ai commencé dans ce sport par une victoire à la course du Carnaval de Québec, en 1972, et j'ai terminé par une autre victoire à la même course, en 1998. Quel plaisir de réussir à battre le courant! Tu sais très bien qu'il est plus fort que toi. Alors, tu te sers de ta tête pour le déjouer. On était cinq par canot. Les deux gars en avant nous guidaient sur la glace. Les deux du milieu poussaient. Moi, dans l'eau jusqu'aux genoux, je cherchais le

meilleur passage. C'est énervant quand tu sais qu'il y a une dizaine d'équipes derrière toi. La veille de la course, j'allais voir l'état des glaces. Mais le problème, c'est qu'elles changent sans arrêt. »

« À l'époque où j'ai débuté, on sortait rarement de l'île pour aller s'entraîner. Le transport des porcs et des bidons de lait sur le fleuve nous servait de pratique. Si la mer ne le permettait pas, on graissait nos canots à glace avec une substance abrasive, puis on

embarquait le métier à tisser du Cercle des fermières pour aller le porter chez une femme du village qui en avait besoin. Comme les chemins n'étaient pas entretenus, il fallait pousser et tirer en maudit! »

« Lévis, Québec, Gatineau, l'isle aux Coudres, j'ai suivi mon père à chacune de ses courses. J'étais fière d'être sa fille. J'admirais sa stratégie, la confiance qu'il inspirait à ses coéquipiers, sa capacité à reconnaître ses erreurs. Parce que

Départ des coureurs à l'Ile aux Grues pour Montmagny, en 1956.



les coureurs de l'île s'entraînaient en solitaire, les autres participants ne savaient jamais où ils en étaient. Ils craignaient leur performance. Avec raison. Ils sont passés tellement souvent de la septième position à la première ! »

« J'ai vécu ma première course en canot avec mon père en 1980. J'avais dix-sept ans et lui, cinquante-quatre. Il en rêvait depuis longtemps. Plus tard, j'ai rejoint l'équipe de mon oncle.

Avec quatre autres gars de mon âge, on a ensuite créé la nouvelle équipe de l'Isle-aux-Grues qui s'est classée première en 2005, l'année du cinquantième anniversaire du Carnaval de Québec. Les gens de la fromagerie qui nous commandaient étaient drôlement contents ! »

« La course en canot fait aussi partie de la vie des femmes de l'île. Quand mon père participait, on s'embarquait dans la grande aventure après les Fêtes. Je me souviens des vêtements d'entraînement de mon père que maman faisait sécher près du poêle. S'il se mettait au régime en prévision de la course, on se privait également. Ma mère et trois de ses copines ont déjà gagné une course avec mon père pour capitaine. »

Charles Vézina,
La barge de mon père,
2004.

Moyen de transport utilisé par le père de Charles pour effectuer la traversée des huit kilomètres entre l'île aux Grues et la Grosse Île, où il travaillait comme chauffeur de bouilloire durant la Deuxième Guerre mondiale. « Mon père profitait de cette traversée pour ramasser de la pitoune sur le fleuve. On se servait de ce bois de pulpe pour chauffer le poêle à la maison. »



Grosse-Île, terre de gagne-pain

Les gens de l'Isle-aux-Grues sont intimement liés à l'histoire de Grosse-Île. De 1832 à 1937, l'île a abrité une station de quarantaine pour les immigrants qui entraient au pays par bateau. Dès le début, des gens de l'Isle-aux-Grues ont été engagés comme canotiers. Avec le même héroïsme que ceux qui se sont dévoués auprès des malades, ils ont vécu les événements tragiques de 1847, alors que des milliers d'immigrants, surtout des Irlandais atteints du typhus, arrivaient au Canada.

On fit appel à la vaste connaissance du fleuve de ces insulaires pour transporter jusqu'à Grosse-Île les malades entassés dans des grands voiliers en rade. Cette année-là, quelque cinq mille personnes sont décédées, majoritairement des Irlandais qu'on a inhumés dans les cimetières du lieu.

Pendant cent cinq ans, des gens de l'Isle-aux-Grues ont travaillé de père en fils à Grosse-Île, de façon saisonnière ou permanente. Ils faisaient partie des sept ou

huit familles qui ont habité l'île même durant l'hiver, notamment comme gardiens, canotiers ou institutrices.

Après 1937, la Défense nationale a décidé d'installer un Centre de recherche à Grosse-Île pour effectuer des expériences sur des virus et des vaccins, ainsi que des recherches sur la guerre bactériologique.

Au milieu des années 1950, Agriculture Canada a utilisé Grosse-Île comme poste de

quarantaine préventive pour les animaux importés d'Europe; on y menait aussi des études sur les maladies des espèces animales. Là encore, des gens de l'Isle-aux-Grues ont occupé de bons postes.

Quelques-uns travaillent toujours à l'île devenue, depuis 1984, un lieu historique national connu sous le nom de Grosse-Île-et-le-Mémorial-des-Irlandais.

La Grosse Île, 1980.

Ci-contre, l'étable, l'édifice de désinfection, l'hôtel de troisième classe, la boulangerie pour les gens de la quarantaine.

Page 54, l'hôtel de deuxième classe, l'édifice de désinfection, le quai d'en haut.

CARNETS DE L'ISLE-AUX-GRUES





« Gilles faisait son signe de croix avant de prendre les manettes. »

« Après 1937, avec l'ouverture de la quarantaine animale, Grosse-Île a été une bonne ressource pour nous. Une vraie mine d'or ! Plusieurs hommes de l'Isle-aux-Grues, qui n'avaient pas d'emplois réguliers, ont travaillé là-bas pour un contracteur ou pour le ministère de la Défense nationale. Dès qu'une place se libérait, quelqu'un prenait vite la relève. Mais il fallait voter du bon bord ! »

« Mon père a été homme de maintenance pendant onze ans

à Grosse-Île. Moi, j'avais dix-huit ans quand j'ai commencé à travailler à l'île, en 1964. L'année suivante, j'ai été embauché à la station de quarantaine animale. L'hiver, je pouvais demeurer cinq mois sans retourner à l'Isle-aux-Grues. Je m'ennuyais en maudit ! Au cours de mes trente-huit ans de service, là-bas, j'ai eu toutes sortes d'emplois en plus d'être représentant syndical. »

« J'ai travaillé cinq ans à Grosse-Île avec mon mari. On nous

faisait traverser au printemps et à l'automne, au début des cours de formation donnés aux vétérinaires. Mon mari était journalier et j'étais *waitress* à l'hôtel principal où descendaient les dignitaires. »

« Je me suis occupé des bœufs Charolais importés de France. Comme les autres gars, je devais me doucher plusieurs fois par jour pour éviter la contamination. Défense d'avoir les cheveux longs et de porter la barbe ! Il y a eu plus de deux cents bœufs de cette race

en quarantaine préventive dans l'île. Ils ont été ensuite expédiés en pleine santé dans les provinces canadiennes et aux États-Unis. »

« Pour sortir de l'île, on téléphonait parfois à Gilles Couillard. À partir des années 1950, c'est lui qui assurait le service aérien dans l'archipel pendant l'hiver. Il pilotait un *Stinson* 108 sur skis. Un vrai pilote de brousse. Donc, un vrai casse-cou ! Gilles faisait son signe de croix avant de prendre les manettes. L'avion est déjà parti avec une branche de framboisier accrochée aux skis ! »

« Mis à part la saison des glaces, j'ai fait la navette en chaloupe pendant des années entre les deux îles. Le soir, il y avait une mère canard qui venait nous chercher à la Grosse Île. Elle connaissait chaque courant. Elle nous servait quasiment de radar. D'une saison à l'autre, on avait peur de la perdre. Mais elle revenait toujours. »

« Mon mari a été chauffeur de bouilloire durant six ans à Grosse-Île. On avait une belle maison confortable. Quand il a décidé d'acheter une ferme isolée du village, à l'Isle-aux-Grues,

j'ai trouvé ça difficile. J'avais été élevée sur une ferme de l'île et on avait vécu pauvrement. Il fallait que je l'aime gros pour accepter de revenir sur une terre ! »

« J'avais sept ans quand mes parents sont revenus à l'Isle-aux-Grues. Je me sentais étrangère. Le premier jour de classe, j'ai vu un petit garçon en larmes. Lui aussi, il était dépaysé. Il habitait à l'Isle-aux-Oies. Je l'ai consolé. Douze ans plus tard, on se mariait. »

Des milliers d'oies en vue!

La chasse, surtout la chasse aux oiseaux migrateurs tels l'oie blanche – connue aussi sous le joli nom de Grande oie des neiges – le canard, la bécassine et la sarcelle, a été pendant des siècles une question de survie pour les insulaires qui, à l'instar de leurs ancêtres, en consommaient à l'année longue. Aujourd'hui encore, la plupart des familles de l'île font des réserves de petit gibier et d'oiseaux sauvages qu'ils apprêtent avec imagination et dégustent en plats de résistance les jours de fêtes. Comme leurs pères

et leurs grands-pères, les hommes guident les chasseurs à l'intérieur des pourvoiries encore actives, tandis que les femmes tiennent des gîtes. Il y aurait actuellement plus d'un million d'oies qui survolent le Québec au moment de leurs migrations printanière et automnale, ce qui fait dire à certains chefs cuisiniers réputés qu'il serait temps de remettre l'oie sauvage sur les tables du Québec, notamment à la période des Fêtes où, depuis le début du xx^e siècle, elle a été peu à peu remplacée par la dinde!

Guy Vézina,
Les oies,
2003.



« Au retour des oies, le mode de vie de l'île change. »

« Je suis toujours fébrile quand les oies arrivent en septembre. Dès que j'ouvre la porte patio, je les entends par milliers. L'anse devant notre maison se remplit en deux jours. Les oies proches de la maison lèvent la tête et nous regardent. Ces voiliers d'oiseaux apportent un nouveau décor à notre environnement. »

« Petite, l'arrivée des oies, au printemps comme à l'automne, signifiait que papa recommençait à guider. Pour moi, il a toujours été le meilleur ! Je chasse avec lui une fois

par année. Au bout d'une heure, j'ai mon oie. S'il est fier de sa fille, je suis encore plus fière de mon père. Il sait quel chemin les oies vont prendre. Il les câle et elles arrivent. Les gens lui demandent ce qu'elles lui chuchotent. »

« Il y a une vingtaine d'années, on comptait une dizaine de pourvoiries à l'Isle-aux-Grues. Même s'il n'en reste que trois, dès les petites heures du matin on entend les autos sur le chemin du Roi. Au retour des oies, le mode de vie de l'île change.

Il y a des lumières dans toutes les maisons. Peu importe où tu décides d'aller boire un café, la porte est ouverte. »

« Chez nous, il y a toujours eu plus de poitrines d'oie que de poitrines de poulet sur la table. Comme dans sa famille, autrefois, mon mari a gardé l'habitude d'emmagasiner des provisions d'oiseaux sauvages < au cas où ». On est seulement quatre, mais il dit qu'on pourrait en faire profiter d'autres. La prévoyance, c'est dans nos gènes. »

« Un jour, mes filles m'ont demandé ce qu'on ferait quand leur père ne chasserait plus. Je leur ai répondu que, si elles avaient des maris bons tireurs, on pourrait bien s'en tirer ! Sinon, on mangerait la viande de l'épicerie. »

« Le thème de la chasse a beaucoup inspiré mon père. Après avoir été amputé d'une jambe à cause du diabète, il a dû abandonner l'agriculture et s'est lancé dans la sculpture de petits objets, ce qui a adouci ses dernières années. Guy était un gars de tracteurs et de machines. Je ne l'aurais jamais cru capable de réussir d'aussi belles caches en bois. »

Guy Vézina,
Cache,
2003.



Eudor Jean Vézina,
Chasseurs de marée basse,
1998.



« *Pour subsister, il fallait soit guider, soit chasser.* »

« J'ai eu mon premier fusil à quatorze ans, un « deux coups » commandé par catalogue chez Eaton. Dans ma famille, comme dans celles de nos voisins, la viande sauvage était souvent au menu. On pouvait aussi. Puis nos filles ont appris à faire des « *hot chicken* à l'oie ». »

« J'ai commencé à guider à seize ans. Six semaines consécutives, sept jours sur sept, de noirceur en noirceur. J'ai appris aussi à guider pour la chasse aux faisans, à les

nourrir et à entretenir les pistes. En plus, j'aidais les femmes aux maisons de l'Isle-aux-Oies. J'entraais le bois de chauffage, je vidais les oiseaux. Y a pas à dire, je gagnais ma paye ! »

« Pour subsister, il fallait soit guider, soit chasser. Ma première outarde, je l'ai tuée à huit ans avec le fusil de mon père. Ma photo a paru dans *Perspectives*¹. Au début des années 1960, les chasseurs restaient

¹ Encart publié, de 1959 à 1982, dans le journal *Le Soleil*.

à l'Auberge des Dunes, à la pointe ouest de l'île. Ils voyageaient à l'Isle-aux-Oies à cheval. Ils nous donnaient vingt-cinq sous par faisan pour le faire lever. Une fortune ! »

« Notre pourvoirie a été transmise de père en fils depuis 1948. À l'époque, c'est ma belle-mère qui gérait la pourvoirie. Avec les revenus, Gabrielle a réussi à faire rénover l'étable et la maison. Encore aujourd'hui, la chasse continue d'être très importante pour l'économie de l'Isle-aux-Grues. »

Jean-Paul Riopelle,
Hommage à Rosa Luxemburg,
1992, acrylique et peinture
en aérosol sur toile ; détail.
© Succession Jean-Paul-
Riopelle / SODRAC (2009).



Le peintre, les oies et la liberté

Charmé par les paysages des îles de l'archipel et le passage des oies blanches, le peintre québécois de renommée internationale, Jean-Paul Riopelle, s'installe à l'Isle-aux-Oies au début des années 1970. C'est là, dans son atelier où s'entend parfois le cri des grands oiseaux, qu'il peint des centaines d'œuvres inspirées par leur haut vol,

synonyme d'espace et de liberté. Le Musée national des beaux-arts du Québec possède l'une des collections les plus représentatives de l'ensemble de la production de cette grande figure de l'histoire de la peinture contemporaine. Jean-Paul Riopelle est décédé au manoir MacPherson-Le Moine de l'Isle-aux-Grues, le 12 mars 2002.

Page suivantes : Jean-Paul Riopelle, *Hommage à Rosa Luxemburg*, 1992, acrylique et peinture en aérosol sur toile ; 1,55 x 40,39 mètres, © Succession Jean-Paul-Riopelle / SODRAC (2009).







Jean-Paul Riopelle, *Hommage à Rosa Luxemburg*, 1992, acrylique et peinture en aérosol sur toile; détail. © Succession Jean-Paul-Riopelle / SODRAC (2009).

« *En souvenir de monsieur Riopelle.* »

« Monsieur Riopelle était un homme très, très sympathique. Il nous respectait beaucoup et il aimait notre mode de vie. Tous les matins, je prenais un café noir chez lui avant qu'on parte pour la chasse. Je n'ai jamais bu du bon café comme ça ! Il n'était pas un tireur d'élite. À mon avis, il était plus un chasseur d'images qu'un chasseur tout court. Quand j'ai commencé à guider pour lui, en 1974, il était content de faire partie du club de chasse. Mais, plus ça allait, moins il chassait. Une fois dans les

cachees, j'avais beau avoir installé les appelants et câlé les oies en lui indiquant le bon moment pour tirer, il les regardait passer sans toucher à son fusil. En fin d'après-midi, toujours dans les cachees, il ouvrait plutôt une bouteille de vin en me proposant d'admirer le coucher de soleil. Les oies, il passait son temps à les observer. En octobre 1992, quelque temps après avoir appris la mort de son ancienne compagne, la peintre américaine Joan Mitchell, il a commencé à peindre son *Hommage à Rosa Luxemburg*.

Il a travaillé jour et nuit sur cette immense fresque dans son atelier de l'Isle-aux-Oies. Il m'avait demandé de déposer les oiseaux morts sur sa toile. Comme il peignait à la bombe aérosol, j'avais plein de couleurs sur les mains. À sa demande, je lui avais apporté un fer à cheval, une vieille raquette patte d'ours et une hélice de notre ancien moteur hors-bord. Dans les tableaux de la fresque, on retrouve aussi des vieux boulons, des vis rouillées, des clous à ferrer et même des fougères de printemps. Il appelait ça ses « trésors ».

Je lui ai aussi apporté un aviron qu'il a incorporé dans le tableau qui illustre la course en canot et où on m'aperçoit avec mes coéquipiers. Quand, en 1995, on a transporté les tableaux de l'Isle-aux-Oies au manoir MacPherson-Le Moine, je me suis dit que c'était exactement ce que j'avais vu avec lui, à Conti, dix ans auparavant. J'étais abasourdi ! Je n'en suis pas revenu

comment il avait transfiguré les scènes de chasse. J'en ai pleuré. Je ne pourrai jamais oublier mon émotion. Chaque fois que je monte à Québec, je vais revoir l'*Hommage à Rosa Luxemburg*, au Musée, en souvenir de monsieur Riopelle. J'ai l'impression que la fresque change tout le temps. Aujourd'hui, je peux reconnaître le style Riopelle dans n'importe

quel livre, même ce qu'il a peint il y a cinquante ou soixante ans. Je l'appelais « le Grand Maître ». Les dernières années, il était devenu comme un frère pour moi et, même, presque un père. J'ai vécu un gros déchirement quand monsieur Riopelle est mort. Il m'avait dit qu'il avait peur de mourir. Mais quand le temps est arrivé, il était prêt... »

Les plaisirs de l'hiver

Grâce à Montmagny Air Service, mis en place au début des années 1950, la saison froide n'isole plus les insulaires comme naguère quand les moyens de communication se limitaient aux canots à glace. Ce service aérien, d'abord dirigé par l'inoubliable Gilles Couillard, dont on raconte encore les prouesses d'atterrissage sur la grève, est aujourd'hui la propriété de la famille Gosselin, pilote de père en fils. Les quatre appareils de la compagnie desservent l'ensemble des îles de l'archipel de L'Isle-aux-

Grues dont cinq sont pourvues de piste d'atterrissage. En cours d'année, quelque quatorze mille passages sont assurés par le service aérien, dont une dizaine de mille aux gens de l'Isle-aux-Grues, incluant la dizaine d'élèves qui voyagent matin et soir sur l'avion scolaire depuis la fermeture de l'école de la Volière, en 1999. D'une rive à l'autre, le trajet dure au plus cinq minutes. Toutefois, en dépit du service aérien, et malgré la présence d'un dispensaire permanent dans l'île,

une cinquantaine de personnes âgées préfèrent émigrer sur le continent durant l'hiver, réduisant d'autant la population. L'automne s'achève. Les estivants ont quitté. La visite est plus rare. Qu'importe, ça bouge à l'île ! Voici le temps de la création. On s'active pour faire une réussite du temps des Fêtes et redonner vie aux rituels ancestraux de la Vente des âmes et de la mi-Carême. C'est en hiver, au milieu de ses blancs paysages de glaces, qu'on entend le mieux battre le cœur de l'Isle-aux-Grues.

Rachelle Bernier,
Un coin de l'île,
1992.



« J'adore l'hiver ! »

« Je marche le long du fleuve pendant quarante-cinq minutes en me rendant à mon travail au secrétariat municipal. Le soleil qui brille, l'air pur, la neige qui craque, le grand silence, c'est la joie. J'adore l'hiver ! »

« Dès que le pont de glace est pris, je file en raquettes à l'île au Canot avec mes amies. On va du côté nord de l'île. On entend le bruit des glaces charroyées à travers la voie maritime. Quand je vis de beaux moments comme

ça, je pense à tous ceux qui sont enfermés dans un bureau. Je me trouve chanceuse. »

« Sous le clair de lune, on part en groupe sur nos motoneiges à l'Isle-aux-Oies. On casse la croûte à la belle étoile. Durant l'hiver, c'est plus facile d'y aller. Les propriétaires font confiance aux insulaires. »

« Une année, on a vu passer une auto sur le fleuve. Quelqu'un était à la pêche blanche à Bastican, plus de cent cinquante kilomètres en

amont. Un morceau de glace s'est détaché et l'auto est partie avec le courant. On la voyait monter et descendre entre les vagues. La valse de l'auto ! On en parle encore. »

« Dans ma jeunesse, quand on était cent cinquante à l'Isle-aux-Oies, j'adorais l'hiver. On attelait les carrioles et on allait veiller « en ville ». Mais, depuis que j'ai vieilli, j'ai plutôt envie d'hiberner. J'ai hâte de revoir les estivants pour leur raconter mes histoires. Je suis un grand placoteux. »

Amant Roy,
Les oies à chapeaux,
2003.



« Des fois, il y a des hivers qui ne sont pas assez longs ! »

« L'hiver, je manque de temps ! Pendant des années, je me préparais pour la course en canot comme capitaine de l'équipe. Maintenant, je fais de la raquette et de la motoneige, je gosse dans mon garage, je bûche. C'est moi qui suis en charge du grand ménage depuis que ma femme travaille à la fromagerie. Je suis pareil à mon père. Un touche-à-tout. »

« Je fabrique des bateaux dans ma *shop*. Il y a un ancien capitaine qui vient me trouver presque chaque

jour. Je pense qu'il veut surtout jaser. Il me dit : « tu ne peux pas savoir comment tu me fais du bien. » J'ai appris l'art des bateaux miniatures en regardant faire mon père, Louis-Victor. Mais je n'ai jamais voulu être en compétition avec lui. Je me suis lancé juste après sa mort. »

« La question que les touristes, surtout les femmes, me posent le plus souvent, c'est : « qu'est-ce que vous faites durant l'hiver ? » Je réponds : « madame, des fois, il y

a des hivers qui ne sont pas assez longs. Même si je vivais au centre de Montréal, si je m'assois et me tourne les pouces, je vais m'ennuyer. Nous, on s'occupe. » Par après, si la personne va voir notre exposition sur la mi-Carême, elle comprend vite. »

« J'ai passé plein d'hivers dans la cave à bricoler. J'ai sculpté des navires miniatures qu'on appelle des galions espagnols. Un Américain, qui avait visité l'île, est revenu en

Lucie Lavoie,
Deux anges,
2002.



hélicoptère chercher celui que je lui avais promis. »

« Les traditions les plus importantes de l'île sont des traditions d'hiver. Certains croient que les gens de l'Isle-aux-Grues vivent un grand isolement après la saison touristique. En général, c'est le contraire. On aime ça se retrouver. Le temps des Fêtes est une grosse période à l'île. On cuisine nos recettes traditionnelles. Les maisons sont décorées et ça brille de partout. Nos artistes aident le bedeau pour la crèche de Noël.

Puis, on se prépare à recevoir la parenté. Certains font l'île de bout en bout tellement la famille est grande ! »

« À Noël, on échange des bricolages fabriqués pour l'occasion. Cette année-là, j'ai imaginé des anges à partir d'une photo parue dans un magazine. J'ai monté le corps avec un tuteur à tomates, la tête avec un support à perruque, les cheveux avec de la corde. Un de nos artistes leur a dessiné de beaux yeux. Puis, j'ai cousu des tuniques à partir de retailles. Et j'ai acheté de la plume de

marabout pour l'un des chapeaux. Je revois encore la surprise de ma fille et de mon amie ! »

« Les oies à chapeaux, c'est le dernier bricolage de Noël d'Amant Roy avant sa mort. Il en a sculpté plusieurs séries qu'on s'arrachait. Ti Mant était amarreur à Montmagny. Quand le bateau cessait, il venait passer une semaine à l'île pour nous voir. On était tous attachés à lui... Après les Fêtes, on reprend la couture de nos costumes de mi-Carême. Mais avant, il y a la vente des âmes. »



La vente des âmes : la générosité extravagante

La plus vieille tradition de l'Isle-aux-Grues est celle de la criée des âmes instituée en 1836 en vue de recueillir de l'argent pour payer des messes aux défunts de l'année. Cette criée avait lieu sur le perron de l'église. On y vendait de la viande et du blé donnés par les paroissiens puis, au fil du temps, de l'anguille, de la morue salée, de la filasse, du savon, ainsi que divers produits de la ferme et de l'artisanat local.

Connue aujourd'hui sous le nom de vente des âmes, l'activité a pour but d'amasser des fonds pour la Fabrique, notamment pour l'entretien de la pittoresque église de l'île, ce lieu de mémoire cher aux insulaires. La vente des âmes, qui se tient maintenant à la salle communautaire, se pratique avec le même esprit qu'autrefois. Depuis 1950, on sollicite les marchands de Montmagny et de la région qui se font un plaisir

d'offrir une foule de produits sur lesquels les acheteurs misent en offrant deux à trois fois leur valeur, et même davantage. Au cours des dernières années, on a agrémenté cette vente d'un repas chaud préparé par les femmes de l'île. Pendant quatre dimanches consécutifs, en janvier, toute la paroisse se retrouve pour s'amuser et fraterniser en famille, ainsi qu'avec plusieurs estivants qui participent à cette joyeuse fête.



Eudora Virginia

« La vente des âmes, c'est notre protection depuis toujours. »

« La vente des âmes est tellement importante pour nous! Jusque dans les années 1980, on donnait l'argent de l'encan à monsieur le curé seulement pour célébrer des messes en mémoire des âmes du purgatoire. Les anciens racontaient que les âmes veillaient sur les gens de l'Isle-aux-Grues, surtout pendant les traversées en canot à glace. »

« Il y a un bon Dieu pour l'Isle-aux-Grues. Depuis près de cinquante ans, il n'y a pas eu de tragédies à cause de la mer. Un seul incendie grave. Ma grand-mère disait : « continuons la Vente des âmes ! » Quand un de nos jeunes a évité la mort de près, dans un accident d'auto, l'an dernier, on s'est tous dit que c'était sûrement grâce à nos défunts. »

« Les jeunes aiment participer à cette activité communautaire. Ils ont tellement entendu leurs parents répéter : « la vente des âmes, c'est notre protection depuis toujours ». Comme nous tous, ils croient qu'elle nous garantit contre le malheur. »

« Après des années comme encanteur, je me dis que, finalement, ça *toffe la run*. Entre les Fêtes et la mi-Carême, les gens sentent le besoin de se rencontrer. Ils ont la générosité extravagante. Les estivants aussi. J'en ai vu miser cinquante dollars sur un pain de ménage ! »

« Ça nous fait quatre beaux dimanches bien remplis. On a hâte. On se paye la traite. On mange bien. Et puis, il y a toujours de belles surprises parmi les objets offerts. Au premier coup d'œil, on

sait sur lequel on va miser. Les gars sont ratoureux. Ils te poussent du coude ou lèvent la main derrière ton dos. L'encanteur pense que c'est toi ! »

« Avec six enfants et les travaux de la ferme, la Vente des âmes a été ma principale sortie pendant des années. À l'époque de mes parents, dans les années 1930, les femmes n'avaient pas le droit de participer. Ça se passait entre hommes, en dessous de la sacristie. Maman cuisinait des beaux desserts. Ma tante Alice

brassait sa fameuse bagosse. Quand les femmes ont obtenu le droit de vote, en 1940, on nous a acceptées. »

« Les hommes font le tour des marchands de plusieurs municipalités. Les femmes préparent les dîners du dimanche d'après un menu qui leur a été fourni. Les gens de l'extérieur qui participent à l'encan ne comprennent pas qu'on paye cinq dollars pour manger un plat qu'on a préparé ! »

« Une place sans lieu de culte, pour moi, c'est impensable. »

« Le bénévolat, c'est ce qui permet à une petite communauté de survivre. Maintenant, les profits de la Vente des âmes servent aussi à entretenir l'église, qui représente la continuité de l'île depuis ses origines. On tient à la garder. »

« Une place sans lieu de culte, pour moi, c'est impensable. Chaque village a le sien et son histoire religieuse, peu importe les croyances. Je ne suis pas pratiquant. Mais, comme beaucoup de jeunes dans la vingtaine, je trouve essentiel

de conserver cette tradition pour la suite des choses. En plus, notre église, d'architecture romane, a beaucoup de cachet. Elle a été construite en 1888. C'est une source de fierté pour notre communauté. »

« J'ai été quarante-deux ans bedeau pour l'église de Saint-Antoine-de-l'Isle-aux-Grues, au service de sept prêtres. J'étais payé, mais j'ai donné plus que ce que le client en demandait ! Tous les jours, je me levais matines pour chauffer

l'église avant la messe. Je fendais et sciais le bois. Pour les funérailles, je mettais des banderoles noires partout. Je nettoyait le cimetière et le chemin de terre autour de l'église. Les maisons étaient pleines. Ça faisait beaucoup de baptêmes, de mariages et de services funéraires. »

« Je suis organiste à l'église depuis 1987. J'ai donc été associée aux événements religieux de l'Isle-aux-Grues pendant toute cette période. J'ai appris la note

à cinq ans avec ma tante Isabelle. Croche, double croche. J'aimais mieux jouer à l'oreille. Plus tard, j'ai réessayé le solfège. Mais, finalement, je trouvais ça une perte de temps. Ça ne m'a pas empêchée de composer de la musique.»

«J'ai commencé dans la chorale en 1965, au moment où le français a pris la place du latin dans la liturgie. Jusque-là, on avait un chœur d'environ une dizaine de personnes et les hommes chantaient en grégorien. Ils ont été déstabilisés et ont quitté. Le nouveau curé a été obligé de faire du recrutement, de porte en porte, pour former un nouveau groupe.

«Finalement, il s'est retrouvé avec juste des femmes!»

«Pendant le temps des Fêtes, quelques anciens reviennent chanter avec nous. Pour moi, la chorale, c'est une thérapie joyeuse. J'aime beaucoup les pratiques. C'est une autre occasion de nous rencontrer. Faire partie d'un groupe, surtout à l'île, c'est important. Je me sens utile à la communauté.»

«Les visiteurs qui assistent à un service à l'île sont touchés par le cantique «Ajoute un couvert, Seigneur, à ta table». C'est très poignant. Il a été chanté ici pour la première fois en 1985, à la mort de Joseph Roy. Ses nièces

de Saint-Émile nous l'ont fait connaître. On chante aussi des textes parus dans les *Prions en Église* mis en musique par notre organiste comme «Les mains de Dieu» ou «Lumière du monde.»

«Dernièrement, j'ai chanté un cantique qui se transmet de génération en génération. J'avais le cœur gros. J'entendais mon défunt père...»



Édouard Lemieux,
Église Saint-Antoine-de-l'Isle-aux-Grues,
1953.

Maquette gagnée, dans les années 1950, par madame Marie Lavoie à l'occasion d'une « Raffle » au profit de la Fabrique. La maquette a d'abord été installée aux pieds de la statue Notre-Dame-de-la-Garde, en haut de la côte de la Haute-Ville. Abîmée par les intempéries, elle a été restaurée et offerte à la Fabrique par le fils de madame Lavoie, Paul-Émile Vézina. Aujourd'hui, la maquette fait partie du patrimoine religieux de l'Isle-aux-Grues.

Collectif,
Le roi de Siam,
2000.



Le jeu du masque

La mi-Carême est une tradition d'origine française qui date du Moyen Âge. On la célébrait par une mascarade au milieu des quarante jours de jeûne et d'abstinence précédant la Semaine Sainte dans le calendrier chrétien. La mi-Carême est apparue au Québec au XIX^e siècle pour disparaître peu à peu durant les années 1920. La tradition a été maintenue à l'Isle-

aux-Grues jusqu'au début des années 1970, période marquée par l'arrivée massive de la télévision dans l'île, quelque dix ans après les débuts de son électrification. La mi-Carême a été restaurée en 1977 par le père Égide Sénéchal qui désirait éloigner ses ouailles du petit écran! Si, selon les mœurs d'autrefois, seuls les hommes pouvaient participer à

cette mascarade, les femmes de l'île s'en donnent aujourd'hui à cœur joie. Depuis une trentaine d'années, elles sont les fées aux doigts d'or, créatrices des somptueux costumes qui font la réputation de la mi-Carême de l'Isle-aux-Grues. Chaque année, de nombreux visiteurs prennent plaisir à la magie de la fête.

Collectif,
Les marquises,
2003.



« On a réussi la transmission. »

« L'idée de la mascarade, c'est de ne pas se faire reconnaître. Quand tu vis dans un petit milieu comme à l'île, c'est un tour de force ! Les hommes s'habillent souvent en femmes, et vice-versa. On déforme notre démarche. On cache nos tics. On transforme notre voix. Malgré tout, il y en a toujours un ou deux qu'on ne peut jamais tromper. »

« Nos arrière-grands-pères se cachaient sous des vieux manteaux, des peaux de fourrures, des poches de patates et des boîtes

de carton. Puis, à l'époque de nos grands-pères, leurs femmes décoraient les habits usagés avec ce qu'elles avaient sous la main comme des dentelles, des rubans et de la verroterie. Pour se moquer un peu de l'évêque, on fabriquait une mitre ornée d'un miroir. On appelait ces costumes « les Galonnés ». »

« Nos greniers et nos armoires sont remplis de déguisements. Durant la semaine de festivités, tout le monde peut se travestir

différemment, chaque jour, pour passer aux maisons. Le samedi, on dévoile les nouveaux costumes en les présentant dans des mises en scène personnelles. Même si, d'année en année, les costumes sont de plus en plus originaux, on ressort toujours nos Galonnés. Ils ont résisté aux modes. »

« La fois où j'ai découpé le prélat rouge que mon père posait sur la galerie pour me tailler une cape pour mon costume de Chevalier, il ne l'a pas trouvé drôle ! »

« Quand la mi-Carême a recommencé en 1977, les femmes ont décidé de se déguiser. Grâce à nos idées, on est devenues les reines de la fête. Je me souviens d'une année où j'ai été chercher le recouvrement de mes tuyaux d'eau pour faire un bas de robe qui ressemblait à une cloche. On a cousu un tuyau en tissu dans lequel on a glissé les vrais. C'était impeccable. Il y a eu aussi le costume de la « Cour du roi » en quatorze exemplaires. Il avait nécessité cent mètres de tissus et quarante mètres de dentelle. »

« L'avant mi-Carême dure presque deux mois pendant lesquels on coud nos costumes. C'est pas disable comment on aime ça ! On

se raconte les dernières nouvelles. On échange nos recettes. On partage nos souvenirs d'enfance, plusieurs ont d'ailleurs inspiré nos créations. On se parle des voyages qu'on a faits ou qu'on fera à Cuba, en république Dominicaine ou en Europe. Autrefois, les grand-mères de l'île n'avaient pas d'argent pour acheter des poupées décoratives pour leur lit. Elles se bricolaient de jolies marquises avec différents objets. Je me rappelle du coton fromage qu'on utilisait pour couler le lait. Elles s'en servaient pour fabriquer et habiller les poupées en travaillant le coton selon une vieille méthode de pliage. Défense de toucher ! C'est ce souvenir qui nous a amenées, l'an dernier, à

confectionner quatre costumes de marquise. Notre groupe en a impressionné plusieurs. »

« Il y a quelques années, on a eu peur que la tradition se perde. Mais non. Je n'en reviens pas de voir la belle relève de jeunes qui cousent pour la mi-Carême. On a réussi la transmission. En plus, depuis un couple d'années, certains hommes se sont mis à imaginer leurs propres costumes au lieu d'emprunter les nôtres. L'année dernière, il y avait le groupe des « Vieux rockers » et aussi un groupe de gars dans la vingtaine qui avaient cousu des centaines de bouchons de bouteilles de bière sur leurs vêtements. Un genre de Galonnés nouvelle vague. »



Collectif,
Les galonnés,
2004.

Collectif,
La cour du roi,
2006.



« Pour rien au monde, je ne voudrais perdre cette tradition. »

« Lorsque je travaillais à l'extérieur, j'aurais laissé mon emploi plutôt que de rater la fête. Comme d'autres copines, je prenais des vacances durant cette semaine-là. La mi-Carême, c'est la marque de l'Isle-aux-Grues, une sorte de reconnaissance publique. Pour rien au monde, je ne voudrais perdre cette tradition. Surtout que, depuis quelques années, ma sœur et moi, on fait partie d'un des trois nouveaux groupes de couturières. »

« Quand j'étais petite, je pouvais rester avec les femmes pendant les séances de couture. Mais il fallait jurer de garder le secret. C'est là que j'ai appris à me servir de la machine à coudre. Sans coussin, mes pieds ne touchaient pas la pédale. Les femmes riaient parce que, moi, ce que je voulais, c'était apprendre à découdre. Maintenant qu'on a notre propre groupe, c'est à notre tour de se barricader contre les curieux et de les rendre impatients. »

« Comme nos mères et nos tantes, on crée sans patrons. On puise nos idées dans des magazines, à la télévision, en regardant des comédies musicales. En fait, on pense à nos costumes à l'année longue. Une vraie hantise! On se met la barre haute. On est de plus en plus audacieuses. Des fois, ça me rend fébrile. Mais on a tellement de plaisir! »

« À l'automne, on se réunit et on accorde nos choix. Ensuite, on court les ventes pour acheter du

tissu, des masques, des accessoires.
On travaille beaucoup avec le
sous-tapis pour créer des formes.
Ça aussi, c'est un truc de nos
mères. C'est souple, ça se coupe
facilement et ça se tient quasiment
tout seul. »

« Personne d'entre nous n'aimerait
qu'il y ait un concours pour le plus
beau costume. Juste entendre les
exclamations quand on parade, j'en
ai les larmes aux yeux. On ne veut
pas de compétition. Ça briserait
la magie et ce ne serait plus la mi-
Carême. Il faut garder l'esprit de la
tradition comme au temps de nos
parents et de nos grands-parents. »

Collectif, *Les Violons*, 2002.



« Toc, toc, toc, prenez-vous des mi-carêmes ? »

« La fête dure une semaine pendant laquelle on se cache des autres parce qu'on vit toujours avec les autres. Du lundi au dimanche, on change constamment de costume et de masque. Tu peux passer la semaine à chercher la même personne sans la trouver. S'il y a eu une mésentente au cours de l'année, la mi-Carême est souvent l'occasion de faire les premiers pas. On dirait que le déguisement te donne une autre identité, c'est plus facile. S'il y a eu un décès quelques jours avant la

date prévue, on retarde la fête par respect et compassion. »

« Les gens dans les maisons voient ce qui se passe quand les mi-carêmes arrivent. Mais, avant, il y a eu tout le temps de l'habillage. C'est super excitant ! On invente des scénarios pour la soirée d'après la musique qu'on a choisie. Des fois, on est stressées parce qu'on a oublié un accessoire. On téléphone à une copine pour qu'elle nous l'apporte à toute vitesse. Même si on croise les autres groupes sur la route, on n'a

pas le temps de voir les nouveaux costumes. On les découvre, comme tout le monde, la dernière soirée de la mi-Carême. »

« Le dimanche soir, c'est difficile de se remettre dans l'ordinaire des choses. Je me sens nostalgique comme si j'étais de retour de voyage. Alors, tant que les gens voudront continuer à se regrouper dans les maisons pour nous accueillir, je cognerai aux portes en disant la formule magique : « toc, toc, toc, prenez-vous des mi-carêmes ? »

Collectif,
Les Papillons,
2000.



Collectif,
Les Geishas,
2009.



Johanne Bernier,
Carnaval de Venise,
2008.



«*À cent ans, ma mère a été le clou de la soirée de la mi-Carême.*»

«Ma mère, Julie Normand, est décédée en 2004, à l'âge de cent trois ans. C'était la première centenaire de toute l'histoire de l'Isle-aux-Grues. On avait célébré sa fête en grand! Les gens de l'île l'appelaient encore madame Émile comme du temps de mon père. À cent ans, ma mère a été le clou de la soirée de la mi-Carême. Ça été une surprise pour tout le monde de la voir arriver en chaise roulante, costumée comme le personnage de Cruella dans le film de Walt Disney, *Les 101*

Dalmatiens. Maman était toute une femme! Comme son père était sourd-muet, elle avait appris les signes pour communiquer avec lui. Elle a été pensionnaire à l'école normale, à L'Islet. Quand mes parents se sont connus, papa, qui n'avait pas été à l'école, se servait de madame Paul pour écrire ses lettres et lire celles de ma mère. Madame Paul les mettait dans la glacière sur la galerie et maman allait les chercher à la noirceur. Mes parents se sont vus trois fois avant de se marier. Papa

a transporté la malle pendant longtemps entre Montmagny et l'Isle-aux-Grues sur son petit bateau, *Le Saint-Antoine*, puis avec *Le Soter Normand*, beaucoup plus gros. Il ne savait pas lire, mais il ne se trompait jamais. En 1950, mes parents ont ouvert un petit restaurant dans la rallonge de la maison qui est devenue l'épicerie Chez Mike, tenue par mon frère. Comme dans le temps, il y a toujours du monde qui se ramasse là pour jaser.



En plus d'élever treize enfants et de voir au magasin, maman a travaillé beaucoup pour la

communauté. Presque toutes les familles de l'île avaient un ensemble pour bébé fabriqué par



elle. Je l'ai déjà surprise à compter les mailles du châle de sa voisine de banc d'église. Arrivée à la

maison, elle a sauté sur sa laine et s'en est croché un ! Même très vieille, maman a continué à se coucher tard comme à l'époque où elle restait debout pour confectionner des gâteaux de noces à trois étages. J'ai vécu avec elle jusqu'à sa mort. Je trouvais ça normal parce que j'étais la plus jeune. On a usé vingt-deux jeux de cartes et écouté des centaines de matchs de hockey des Canadiens. Pour ses cent ans, on lui a donné le portrait de Guy Lafleur et on l'a prise en photo avec son idole. Maman adorait les *kodaks*. Si on ne l'avait pas photographiée, elle aurait sûrement fait une dépression ! »



Collectif,
Cruella et les 101 Dalmatiens,
 1997.
 Mi-Carême 2002.



Robert Bagnie

« Au printemps, on s'en va dans le sud! »

« Dès que mon bureau de poste est fermé, *bye, bye*, je m'en vais à la cabane à sucre. Quand on raconte qu'au printemps, on part dans le sud, les gens pensent évidemment qu'on part en voyage. On emploie cette expression parce que nos cabanes à sucre sont toutes situées du côté sud de l'île. Il y a un micro climat qui nous protège du nordet. C'est plaisant de courir les érables. »

Robert Gagné,
La cabane à Léo,
2005.

« Aujourd'hui, on réussit à faire encore de cent à mille entailles par cabane. On a gardé la tradition comme à l'ancienne avec des cabanes à sucre qui ont de l'ambiance. Ici, on part de la chaudière d'eau sucrée jusqu'au pain de sucre, en passant par le beurre de sucre, le sirop et la tire. »

« À notre cabane, on prend la suie en dessous des casseroles et,

mine de rien, on passe la main dans le visage d'un autre. Ceux qui ont des petites vengeance ou des comptes à régler en profitent joyeusement! Quand on part, les casseroles sont super reluisantes. Peut-être que, sans le réaliser, on a voulu reproduire encore une fois la tradition du masque à l'île. »

*Fromage de l'Île aux Oies,
sans date.*



Les sauveurs de l'île

La principale source de revenus des agriculteurs de l'Isle-aux-Grues, jusqu'en 1970, a été la culture de la pomme de terre. Dans les bonnes années, comme en 1950, les agriculteurs ont déjà sorti de l'île jusqu'à quarante mille poches de patates par année. Ils les chargeaient à bord de goélettes pour aller les vendre, cinquante sous la poche, sur les quais de la Basse-Ville, à Québec, et même jusqu'à Forestville. Mais à la suite de l'effondrement du prix de cette denrée sur le marché, ils

se sont tournés vers l'industrie laitière, puis fromagère, qui a connu des hauts et des bas jusqu'à l'implantation réussie de la Société coopérative agricole de l'Île-aux-Grues, en 1977. Aujourd'hui, cinq producteurs acheminent la totalité de leur production à la fromagerie qui constitue le véritable poumon économique de l'île. Grâce à l'expertise d'un spécialiste de grande réputation, le Riopelle de l'Isle, un triple crème considéré comme le meilleur fromage à pâte molle au pays, et le Mi-Carême, ont

été souvent primés depuis le début de la fabrication des fromages fins, en 1999. Dans une autre catégorie, le Cheddar médium Île-aux-Grues a été honoré plusieurs fois. En 2004, la fromagerie a introduit sur le marché le Tomme de Grosse-Île, un fromage à pâte semi-ferme fabriqué à partir du lait de vaches suisses brunes, nourries uniquement avec le foin des battures. Le rayonnement de la fromagerie de l'île a redonné ses lettres de noblesse à cette tradition centenaire.

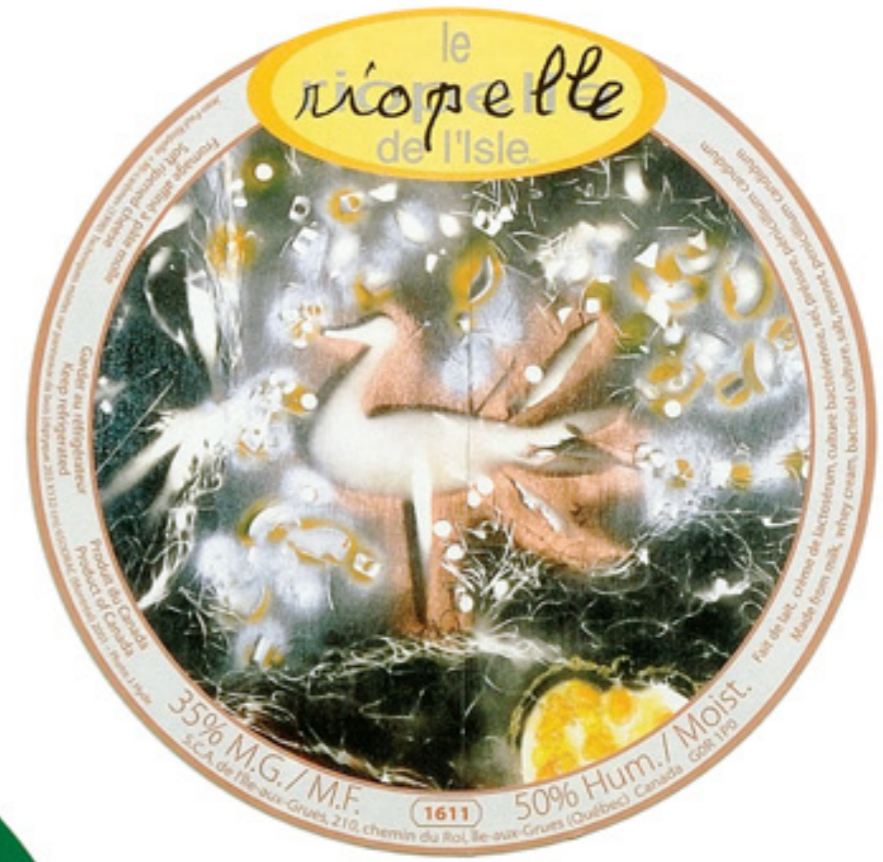


Eudor Jean Vézina,
Oies,
Le Mi-Carême,
Le Riopelle de l'Isle,
Le Tomme de Grosse-Île,
1980, 2000, 2001, 2004.



LE MI-CARÊME
Conception à partir d'une sélection
d'un tableau intitulé *La danse des Galonnés*,
de Eudor Jean Vézina.

LE RIOPELLE DE L'ISLE
Conception à partir d'un détail d'un
tableau du peintre Jean-Paul Riopelle.



LE TOMME DE GROSSE-ÎLE
Conception d'après un montage de photos
personnelles d'Eudor Jean Vézina.

La croix celtique, ainsi que les contours
aux couleurs du drapeau des Irlandais,
soulignent la présence historique
de ceux-ci à Grosse-Île.



« L'île a failli faire naufrage. »

« À l'Isle-aux-Oies, on a toujours eu une fromagerie. Quand j'étais jeunesse, il fallait se lever de bonne heure pour aller porter les bidons de lait avant le début de la fermentation. Je me rappelle des meules de fromage qui pesaient quatre-vingt-dix livres. Elles avaient quatorze pouces de diamètre et douze pouces de haut. Les fromagers les mettaient dans des boîtes de bois et, à marée basse, les cultivateurs les apportaient en

charrette jusqu'à la goélette *La Montagnaise* d'Émilien Bernier, dit le Petit Milien. À marée haute, il les traversait aux beurreries de Montmagny et de L'Islet qui en expédiaient une bonne partie aux religieuses, à Québec. »

« À l'Isle-aux-Grues aussi, il y a toujours eu des fromageries artisanales. En 1900, il y a même eu une première fromagerie formée en syndicat de beurrerie et de fromage, mais elle n'a pas survécu. Plus tard,

il y en a eu une deuxième. Elle a fermé en 1953. »

« Nos fromagers venaient de la Côte-du-Sud. Ils partageaient leur temps entre l'Isle-aux-Oies et l'Isle-aux-Grues. Je me souviens d'un en particulier avec sa moto Harley Davidson. Comme les chemins étaient boueux, il avait entouré ses pneus avec de la corde. Il nous arrivait tout vaseux ! »

« À la maison, on fabriquait notre fromage en grains sur le poêle. Mon mari avait fait faire une grande cuve pareille à celles de la cabane à sucre. Ça prenait deux cents livres de lait pour produire vingt livres de fromage qu'on coupait avec un ustensile à patates frites. On avait toujours une liste d'attente. Le soir, les gens venaient chercher le fromage encore chaud. Ma fille et

moi, on en a même fait le jour de Noël pour une réunion de famille des gens de l'île. C'était beaucoup d'ouvrage, mais tellement bon! »

« Après la fermeture de la deuxième fromagerie, on a écrémé notre lait pour les beurreries d'en face. Albert Vézina se chargeait du transport. Il plaçait les bidons dans le canot à glace avec lequel il livrait la malle. En plus, quand

ça se savait au magasin général que Jean Dancause, Maurice Roy ou Marcel Normand traversait, le lendemain, pour livrer un petit veau, un mouton ou des porcelets, on lui confiait aussi des bidons. Avec quatre canots, on est venu à bout du transport, mais on avait des problèmes. L'été, la chaleur gâchait la qualité de la crème. L'hiver, les bidons gelaient. »

« On a retrouvé la fierté de notre agriculture. »

« Qui aurait pensé que, trente ans après la relance de notre production fromagère, nos produits gagneraient de nombreux prix prestigieux à la grandeur du pays ! La première année de la mise en opération de la fromagerie, en 1977, notre cheddar doux a manqué d'une couple de points seulement le Lys d'or du Québec du ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation. C'était un bel encouragement pour les quatorze producteurs laitiers de l'époque

qui avaient travaillé à bout de bras pour créer la coopérative et faire fonctionner l'usine de transformation. »

« Pendant une dizaine d'années, la fromagerie opérait seulement en été jusqu'à ce que certains lancent l'idée de produire aussi en hiver. Ça été toute une aventure d'ouvrir les chemins et de convaincre les producteurs de traire leurs vaches pendant la saison froide. Ce n'était pas la coutume ici. On tarissait les vaches en les

engrossant pour l'hiver et on en gardait quelques-unes pour l'ordinaire. Finalement, les gars étaient contents. La production laitière a quadruplé et leurs revenus ont augmenté. »

« Il faut lever nos chapeaux aux trois producteurs laitiers qui se sont montrés vraiment visionnaires en amenant les autres à foncer. On les surnomme « Les Sauveurs de l'île « ! »

« La Société coopérative agricole de l'Île-aux-Grues est la plus petite coop du Québec, mais elle est la mieux placée pour la stabilité de ses fromages sur le marché. On nous envie. Les gens sont ébahis de voir une fromagerie à la fine pointe de la technologie sur une si petite île. Avec un chiffre d'affaires dépassant les trois millions de dollars, les retombées économiques de la fromagerie sont primordiales pour notre communauté. »

« Le succès de notre fromagerie a changé complètement la mentalité des gens de l'île. On a retrouvé la fierté de notre agriculture. Le Riopelle de l'Isle est considéré comme l'un des plus populaires de sa catégorie au Québec. Monsieur Riopelle avait accepté de prêter son nom et l'une de ses toiles pour la création de l'étiquette de ce nouveau fromage. La fromagerie remet un dollar par meule vendue à la Fondation Riopelle-Vachon.

Un des volets permet d'attribuer des bourses d'études à nos jeunes qui poursuivent des études post-secondaires. »

« Nos fromages nous ont mis sur la mappe ! J'ai soixante ans et ça fait seulement quelques années que des gens de la Montérégie, par exemple, de l'Estrie ou de Montréal, me parlent de l'Isle-aux-Grues quand je vais dans ces coins-là. Avant, on n'existait pas. Comme agricultrice, ça fait chaud au cœur. »

« J'ai bâti un rêve pour mes fils. »

« On a eu de la misère à garder nos gars. Après leurs études secondaires ou collégiales, plusieurs ont trouvé des emplois dans la région. Mais, depuis quelques années, on commence à voir une relève en agriculture. L'été dernier, notre fils nous a remplacés sur la ferme quand on est allé en Bretagne et en Normandie sur les traces de nos ancêtres. »

« J'avais douze ans quand mon père m'a appris à labourer. Je le suivais sur le tracteur du matin au soir. Plus tard, j'ai eu envie de la ville et de gagner de la grosse argent. Ça fait un temps. Mais, à vingt et un ans, j'ai acheté la terre voisine de celle de mes parents. Quand mon père a été opéré au cœur, on a déménagé les bêtes chez moi. On est passé chez le notaire en 2002. Si je suis propriétaire aujourd'hui, c'est grâce à ma famille qui m'a soutenu et à mon père qui m'a légué son savoir. »

« C'est un grand défi de planifier et de réussir le transfert de la ferme, surtout quand on est de la huitième génération ! Mon père a dépassé la soixantaine. J'aimerais ça qu'il ne travaille plus à la semaine longue. Pour l'instant, à cause de la charge de travail, on a besoin l'un de l'autre. »

« À cinquante ans, je pense avoir réussi à transmettre à mes trois garçons l'amour de l'île. Ils travaillent tous sur la ferme. Leur mère et moi, on leur a donné de bonnes valeurs. La ferme, c'est l'œuvre de ma vie. N'empêche que, par trois fois, j'ai eu le téléphone au bout de la main pour partir. Trop de problèmes, trop de stress. Ce qui m'a retenu, c'est tout le travail que j'avais mis là-dedans. J'ai bâti un rêve pour mes fils. »



Robert Gagné,
Manoir Macpherson en 1950,
2002.

Les hauts lieux de l'île

Cinq kilomètres séparent les deux pointes de l'île : la pointe sud-est où s'élève le manoir MacPherson-Le Moine, bâti en 1769 ; à l'ouest, la pointe aux Pins communément appelée « le Bout d'Isle » par les insulaires. Depuis 2007, grâce à l'engagement de divers organismes, dont Conservation de la nature et la Fondation Riopelle-Vachon, les quarante-huit hectares de forêt mature de

la pointe aux Pins sont assurés d'une protection à perpétuité et d'une mise en valeur de leur écosystème. En arrivant à l'orée du bois, au bout du chemin de la Haute-Ville, on peut apercevoir sur la rive le mythique *Bateau Ivre* qui a donné lieu à des soirées mémorables. Belle folie de Gaby Vézina, véritable marchand de rêves, le *Bateau Ivre* continue d'être le lieu d'ancrage qu'il

avait espéré. Pris en main par les jeunes générations, son renouveau témoigne de l'essor de l'île, comme en fait foi également le statut du boisé de la pointe aux Pins, en processus de reconnaissance légale en tant que « Réserve naturelle Jean-Paul-Riopelle », dont l'incalculable richesse écologique, respectée depuis des siècles par les insulaires, est aujourd'hui porteuse d'avenir.



McPherson Le Moyne (1837-1908)
huitième seigneur de l'île et son épouse,
Mary Brooks Brigham (1850-1934),
sans date.

« J'étais une passeuse de mémoire. »

« Le manoir MacPherson-Le Moine fait partie de l'histoire des origines de l'île. Quand j'étais jeune, je ne réalisais pas son côté historique. Pour moi, le manoir était juste le lieu de travail de mes grands-parents qui en avaient fait un gîte. Aujourd'hui, j'imagine la vie des seigneurs et de leur famille. »

« Le bâtiment a connu plusieurs propriétaires jusqu'à ce que monsieur Riopelle l'achète, en 1995. J'étais là quand il est mort. Je me souviens de la musique de violon qui

jouait dans sa chambre. Depuis, le manoir est habité par sa conjointe Huguette Vachon. »

« Quand mon oncle Gaby a acheté le manoir, au milieu des années 1960, j'ai eu accès à l'endroit en tout temps. Il avait décoré une des pièces à l'ancienne et l'avait transformée en petit musée. Adolescente, ce musée m'impressionnait beaucoup. Je pense que c'est de là que m'est venu l'amour des antiquités et l'idée de créer une sorte de musée racontant l'histoire de l'île et nos coutumes

tout en offrant un lieu d'exposition à nos artistes. »

« Grâce à la collaboration des habitants, qui ont fouillé dans leurs greniers pour prêter leurs souvenirs, le Grenier de l'Île est ouvert depuis 1999, et j'en suis très fière. Je suis allée à la bonne école avec mon oncle qui m'a enseigné à bien travailler. Quand je réalise des projets qui me tiennent à cœur, je me dis que Gaby doit se retourner dans sa tombe tellement il doit être content ! »

« Au Grenier de l'Île, on m'a demandé, un jour, si je voulais fabriquer une maquette du manoir MacPherson-Le Moine. J'ai accepté sans savoir dans quoi je m'embarquais. Durant l'été, j'ai pris des mesures au manoir, puis j'ai compté les lucarnes et les châssis pour les reproduire en plexiglas. L'hiver suivant, j'ai mis plus de deux cents heures de travail en utilisant des petites lamelles de bois pour les bardeaux. Un ouvrage de moine ! »

« Je suis allée à deux méchouis au manoir quand j'étais petite. On s'amusait dans les grands saules de mer. Il y avait toutes sortes de rumeurs de fantômes

qui circulaient. Certains disaient avoir entendu des chaînes. D'autres parlaient de la Mère Grise. »

« Quand j'étais adolescent, j'allais rôder autour de la maison avec mes *chums* et on faisait peur aux plus jeunes en se servant de l'histoire de la Mère Grise. On avait fait bercer une chaise avec personne dessus. Les jeunes étaient repartis à la course en hurlant ! »

« Ma famille a opéré le manoir de 1986 à 1995. Le premier dîner que j'ai servi a été pour les gens de l'âge d'or de l'île. Nos chambres pouvaient recevoir une vingtaine de personnes qui venaient de partout au Québec, et même de France. Le monde aimait ça jaser.

Je restais debout près de la table et je répondais à leurs questions qui tournaient presque toujours sur notre manière de vivre. J'étais une passeuse de mémoire. Aujourd'hui, je suis heureuse d'avoir transmis mon savoir-faire à ma fille qui a ouvert elle-même un gîte à l'île. »

Manoir MacPherson-Le Moine

« Le domaine seigneurial de l'Île-aux-Grues », situé à la pointe sud-est de l'île, a été classé site historique par le gouvernement du Québec en 1979.

CARNETS DE L'ISLE-AUX-GRUES



Joël Bernier,
Le manoir seigneurial de l'île aux Grues,
2000.



« *En voilà un qui a plus brassé sur terre que sur mer!* »

« En 2008, on a fêté le quarantième anniversaire du *Bateau Ivre* en organisant le Bal des retrouvailles. Près de cent personnes ont répondu à l'invitation. Tout le monde était en tenue de gala. On allait même chercher les gens, par groupes, en limousine. Ça été le *party* jusqu'aux petites heures, comme dans le temps de nos parents! Plusieurs d'entre eux étaient là, très émus de revivre leurs souvenirs. »

« C'est Gaby Vézina qui avait eu l'idée d'acheter cet ancien

remorqueur avec une coque en bois pour en faire un attrait touristique. Encore une fois, il a eu du flair. Le bar et la salle à manger du bateau avec vue sur les îles de l'archipel sont vite devenus populaires. J'ai travaillé quarante ans comme *waiter* sur le bateau. J'en connais des histoires! »

« Le remorqueur *Louise Simard*, construit à Sorel en 1944, est arrivé à l'île en 1967. Il a passé son premier hiver près du quai du sud. Au printemps suivant,

on a forcé comme des fous pour l'échouer sur la grève en face de l'Auberge des Dunes, du côté nord de l'île. Le voir entrer dans le chenal est une image que je n'oublierai jamais. »

« Gaby a lancé un concours pour rebaptiser le remorqueur. C'est madame O'Neil qui a eu l'idée de lui donner le nom du célèbre poème d'Arthur Rimbaud, « Le bateau ivre », et de faire inscrire sur la coque « Ô que ma quille éclate! Ô que j'aïlle à la mer! »

« J'ai travaillé vingt-deux ans chez moi comme téléphoniste. Je ne pouvais pas quitter avant dix heures. Quand j'arrivais, il pouvait y avoir trois cents personnes à bord. Il en venait de partout. On avait hâte que la marée baisse pour qu'ils retournent en ville et nous laissent le plancher de danse ! »

« *Le Bateau Ivre*, en voilà un qui a plus brassé sur terre que sur mer ! La musique était belle, on était dans les années des Beatles. Les soirs de danse, mes parents gardaient les enfants. Ma mère laissait la porte entrouverte pour guetter à quelle heure on rentrait. On revenait à deux heures du matin ! »

« Maman a cousu des quinzaines de robes pour les dames de l'île qui venaient les essayer à la maison. Des fois, elle n'avait pas terminé la sienne pour la journée du bal. On fatiguait parce qu'on avait peur que maman rate la fête. Quelques-unes de ses robes sont dans mes coffres. Mes filles et moi, on les a portées à l'occasion du cinquantième anniversaire de mariage de mes parents. »

« *Le Bateau Ivre* fait partie de mon paysage. Petite, j'avais très peur de le perdre. Je pensais qu'il pouvait encore flotter et partir à la dérive ! Aujourd'hui, je considère qu'il fait aussi partie de notre patrimoine. »

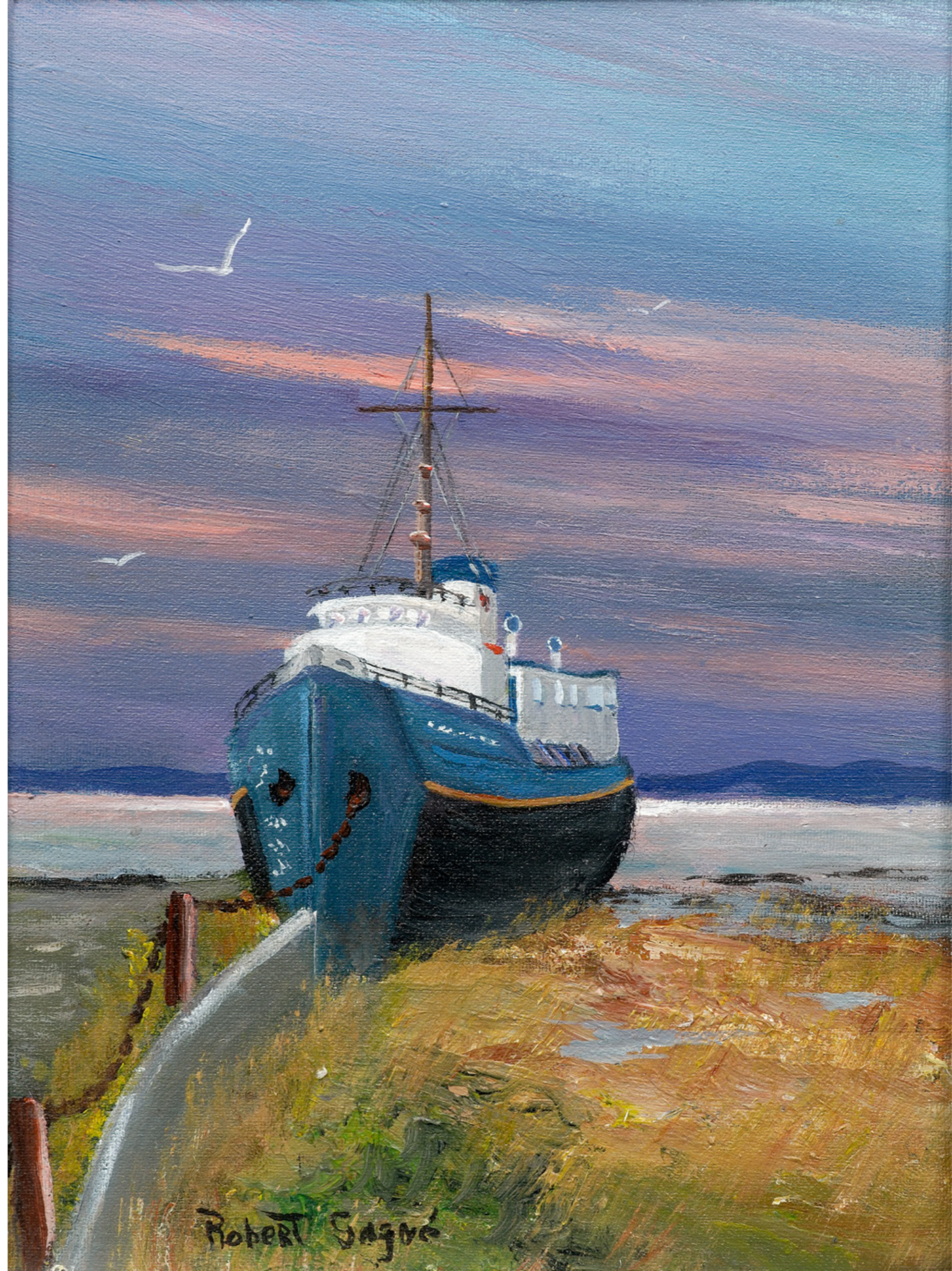
« L'Auberge des Dunes et le *Bateau Ivre* appartenaient à la famille de ma femme depuis 1990. En les achetant en 2006, nous, les jeunes de la famille, on a voulu leur redonner un nouveau souffle en améliorant leur décor. On espérait que ça marche financièrement, mais on l'a fait aussi par fierté et par conviction dans un esprit de continuité avec l'île. »

Eudor Jean Vézina,
Lumière du matin sur les Petites Îles,
2007.



Eudon Vezina

Robert Gagné,
« ô lames... »
Le Bateau Ivre,
2006.



«Maintenant, la pointe aux Pins appartient à tout le monde.»

«C'est une délivrance de savoir que maintenant la pointe aux Pins appartient à tout le monde. On a eu peur qu'elle soit saccagée par des entrepreneurs immobiliers. C'aurait été un désastre. Depuis qu'on a annoncé officiellement que ce lieu majestueux serait protégé à perpétuité, on sait qu'on va pouvoir y aller en toute liberté sans être obligés de demander la permission à personne.»

«C'est bouleversant de savoir que ces arbres-là ont une histoire. Nos

ancêtres les ont toujours protégés. Ils étaient des écologistes avant le temps. Ça m'émeut de savoir que ma descendance en profitera comme, moi, j'ai profité de la forêt qu'ils ont si bien conservée. On nous a dit que le boisé de la pointe aux Pins était un témoin des forêts d'autrefois dans les îles du Saint-Laurent.»

«Il y a plusieurs plantes indigènes rares dans cette forêt et toutes sortes d'insectes qui attirent les entomologistes. Depuis longtemps,

l'île est aussi un rendez-vous pour les ornithologues, qui sont très respectueux des lieux. On a déjà recensé plus de deux cents espèces d'oiseaux, dont le fameux râle jaune qu'on a adopté comme mascotte, la tourterelle triste et le harfang des neiges.»

«Monsieur Riopelle adorait la pointe aux Pins. Il y allait souvent avec sa compagne et ils souhaitaient faire quelque chose pour empêcher sa destruction. Je pense qu'il serait très heureux de



voir que la Fondation Riopelle-Vachon et la municipalité de Saint-Antoine-de-l'Isle-aux-Grues collaborent avec d'autres

organismes pour établir un plan de mise en valeur du boisé. Avec ses six à sept mille érables, ses chênes et ses pins plusieurs fois

centenaires, cet endroit est une véritable cathédrale.»

Eudor Jean Vézina,
L'Anse du Nord – Pointe aux Pins, 2007.

Revenir en son coin de pays

L'Isle-aux-Grues, qui a déjà compté plus de six cents habitants, a vécu une période difficile, entre les années 1940 et 1990, pendant laquelle le travail sur place se faisait rare. Au fil des ans, nombre d'insulaires ont donc été obligés de s'exiler pour travailler sur le continent. Toutefois, depuis les années 1960, les activités liées à la chasse ont offert une source de revenus intéressante aux gens de

l'île tandis que, vers le milieu des années 1970, l'amélioration des horaires du traversier a contribué à faciliter et à accroître l'achalandage des touristes. Au cours des dernières décennies, ils ont été de plus en plus nombreux à découvrir ou à redécouvrir l'île, alors que l'apparition récente d'une relève en agriculture est venue apporter de l'eau au moulin. L'Isle-aux-Grues garde le cap.

Eudor Jean Vézina,
Le clocher,
2006.



« J'aime ça quand nos jeunes reviennent s'installer à l'île! »

« Du temps de mes grands-parents et même de mes parents, quand les familles avaient une quinzaine d'enfants, une partie des journaliers et des navigateurs quittaient l'île durant l'été pour ramasser de l'argent pour l'hiver. Les hommes s'engageaient au port de Montréal ou de Québec, et aussi sur les brise-glaces qui allaient dans le Grand Nord. Les femmes travaillaient dans des familles, ou encore comme secrétaires ou infirmières. Certains revenaient mais d'autres décidaient de

s'installer là-bas. C'est pourquoi plusieurs d'entre nous ont de la parenté en ville. »

« Beaucoup de gens, qui sont de retour à l'île après avoir travaillé parfois trente ans en ville, nous racontent combien ça été douloureux. J'en connais qui m'ont dit avoir eu l'impression d'être en prison. C'est long, une prison de trente ans ! Ils ont enfin retrouvé leurs origines. Je suis content que mes deux filles soient revenues. Elles ont de bons emplois à l'île

et je peux voir grandir mes petits-enfants. »

« J'ai dû quitter l'Isle-aux-Grues il y a dix ans. Ça m'a brisé le cœur de laisser mes parents. J'ai du vague à l'âme par rapport à l'île. Je me souviens de la cabane de pêche que mon père avait transformée en maison de poupée. Toutes les petites filles de l'île en avaient une pour jouer à la Barbie. Plus tard, on a fumé en cachette dans nos cabanes ! Quand je visite ma mère, je me dis toujours que c'est ici que

je veux vivre à ma retraite. Mes enfants sont d'accord. Eux aussi, ils ont l'Isle-aux-Grues dans les tripes. »

« Chaque fois qu'un enfant partait, c'était comme si la mort traversait la maison. J'aime bien l'hiver, mais l'année où ma dernière nous a quittés, je l'ai trouvé terriblement long. »

« Faudrait qu'un plus grand nombre de nos enfants puissent s'établir ici pour continuer la tradition. Mon fils adore l'Isle-aux-Grues. Il vient se ressourcer. L'île, ce n'est pas seulement ceux qui sont sur place, mais aussi ceux chez qui le sentiment d'appartenance est demeuré

fort et qui s'ennuient de leurs racines. »

« J'aime ça quand nos jeunes reviennent s'installer à l'île. L'employé de ferme de mon garçon a travaillé longtemps à Montmagny. Je suppose qu'il aime mieux labourer que de passer sa journée dans une *shop* au salaire minimum ! »

« Quand j'avais huit ou dix ans, je faisais souvent une liste des métiers où je me voyais plus tard. Mis à part pompier et police, l'agriculture revenait tout le temps. Ça s'est joué pendant la première année du cegep en informatique. Je me suis rendu compte que je m'ennuyais de l'île.

Au lieu d'être enfermé à taper sur un ordinateur, je rêvais d'être dans un champ sur un tracteur. J'ai suivi un cours en agriculture et je suis revenu sur la ferme de mes parents. On a une belle qualité de vie à l'île, personne n'est dans la misère ici. »

« Ce n'est pas évident de rencontrer une fille qui veut passer sa vie dans une petite île. Déjà que les filles trouvent ça dur de vivre avec un agriculteur. On n'a pas d'horaire et rarement de vacances. À un moment donné, j'étais pas mal découragé. Maintenant, j'ai une blonde qui m'a suivi à l'île où elle a créé son emploi dans la restauration. »

Des jeunes solidement enracinés

Fiers de leur île, nourris de ses valeurs, attachés à ses coutumes et à ses traditions, les jeunes de l'Isle-aux-Grues souhaitent ardemment demeurer au sein de leur communauté. Conjugué à celui de leurs aînés, qui ont besoin ferme pour préserver l'identité et la pérennité des lieux, leur amour profond de l'île constitue le ciment de son avenir.

Julien Vézina,
La Lévisienne,
1992.



« Je ne veux pas que mon île disparaisse. »

« À treize ans, j'ai gagné le premier prix du concours de dessin 2006 du journal *Le Soleil*. Pour illustrer le thème Ma famille de demain !, j'avais dessiné la mienne avec trois enfants. On voyait une terrasse au bord de l'eau. Il y a toujours eu de l'eau dans mes dessins parce que je vis à l'île. J'aimerais continuer à habiter ici. J'adore les gros animaux et je veux être vétérinaire.

Je serais fière que les gens de l'île m'engagent pour soigner leur bétail, mais il faudrait que j'aie aussi des clients sur la Côte-du-Sud pour arriver financièrement. S'il y avait un transport adapté aux horaires de travail, plusieurs personnes pourraient exercer leur profession en ville tout en demeurant à l'île. »

« Je ne veux pas que mon île disparaisse. Les gens vieillissent et la communauté doit trouver des moyens pour nous aider, nous les jeunes, à faire notre place. J'ai deux côtés en moi. Je me vois en femme d'affaires dans un bureau de comptables agréés. En même temps, je voudrais vivre à l'île sur une ferme avec mon chum qui travaille déjà sur une terre. »

«J'ai toujours habité l'Isle-aux-Grues, excepté pendant les sessions scolaires. Depuis mon adolescence, j'ai occupé plusieurs petits emplois à l'île, dans les restos, à l'occasion des expositions sur la mi-Carême et comme guide pour l'entreprise écotouristique Ornitour. Ce qui m'a amenée à étudier en tourisme et à parfaire mon anglais. On m'a nommée coordonnatrice de la Corporation de développement touristique de L'Isle-aux-Grues. C'est exactement ce que je voulais ! En plus, j'ai ramené un amoureux de Québec qui s'est trouvé un emploi à la fromagerie.»

«Je suis heureux à l'île. J'ai passé mon enfance à jouer au bord du

fleuve. Plus tard, on allumait des feux de grève et on restait une partie de la nuit à regarder les étoiles. Et puis, il y a toujours eu beaucoup de sports à l'île. La ville, le cinéma, les centres commerciaux, ça ne nous a jamais vraiment manqué. Aujourd'hui, je me sens déchiré. Je veux travailler en communications et je ne sais pas si ce sera possible de réaliser mon rêve en restant dans l'île. Je me console en me disant que j'irai voir le vaste monde.»

«J'ai vingt-deux ans et je suis assistante mécanicienne sur *Le Grue-des-Îles* depuis huit mois. Je vise la deuxième classe comme chef mécanicienne. *Big boss!* J'ai d'abord postulé un emploi en informatique

dans la région mais, dans le fond, ça ne me tentait pas vraiment. J'ai apporté mon CV au secrétariat municipal et on m'a proposé de faire mes classes à bord du traversier. On m'a dit : « si tu veux apprendre, regarde faire ton père ». Il est ingénieur mécanicien sur le bateau depuis près de quarante ans. Je n'aurais jamais soupçonné, qu'un jour, je suivrais ses traces.»

La goélette originale a été construite en 1949, par Albert Audet, à Saint-Joseph-de-la-Rive, pour le compte de Charles-Henri Lambert, de Lévis. En 1961, le capitaine Jean-Jacques Lavoie s'en porte acquéreur pour transporter du bois de sciage et du bois de pulpe et, à l'occasion, diverses marchandises jusqu'à la Côte-Nord. En



1967, son père, le capitaine Paul-Eugène Lavoie, en prend possession pour améliorer le service de traversier entre Montmagny et l'Isle-aux-Grues. *La Lévisienne* effectue sa dernière traversée le 3 août 1974.

Dessin réalisé par Marie-Pier Bernier à l'occasion du concours d'écriture et de dessin lancé, en 2006, par le journal *Le Soleil* qui a reçu deux mille cinq cents candidatures. Grande gagnante du concours, Marie-Pier étudiait alors à l'école secondaire Louis-Jacques-Casault, à Montmagny.

Marie-Pier Bernier,
Ma famille de demain!
2006.



Marie-Pier Bernier 06

Bibliographie

Comité de l'album-souvenir de L'Isle-aux-Grues : *L'Isle-aux-Grues et son archipel, 175^e*, La Plume d'Oie, Cap-Saint-Ignace, 2006.

Lemieux, J. M., *L'île aux Grues et l'île aux Oies*, Leméac, Montréal, 1978.

O'Neil, Jean, *L'île aux Grues*, Libre Expression, Montréal, 1995.

Vekeman Masson, Jeannette, *Grand-maman raconte la Grosse Île*, Corporation pour la mise en valeur de Grosse Île inc., Québec, 1993.

Vézina, Jules, *La Côte-du-Sud : Histoire et généalogie d'un archipel*, Association historique Isle aux Grues, 1994.

Site internet de L'Isle-aux-Grues : <http://www.isle-aux-grues.com>

Remerciements

Nous tenons à remercier l'amie Laure Belleau pour sa lecture critique et sensible du texte tout au long de sa rédaction, de même que Danielle Stanton et Hervé Anctil pour leur complicité. Nous remercions également Rose Masson-Dompierre, coauteure de *Les témoins parlent – Grosse île – 1847*, pour ses précieux renseignements et ses photos concernant la Grosse Île. Un merci tout spécial à Isabelle Vézina pour nous avoir donné accès aux archives photographiques de son père, Jules Vézina, ainsi qu'à Édith Rousseau, coordonnatrice à la Corporation de développement touristique de l'Isle-aux-Grues, pour son assistance bien appréciée.

Notre reconnaissance à Serge Labrecque de la Commission de toponymie du Québec qui nous a guidés à travers les multiples écueils toponymiques de l'archipel de L'Isle-aux-Grues.

Table des matières

Comment l'Isle-aux-Grues est entrée dans ma vie	9	La course en canot de père en fils	45
L'Isle-aux-Grues, un cadeau	13	Vingt-six ans de bonheur !	47
Des petites îles dans un grand fleuve	17	Grosse-Île, terre de gagne-pain	51
On a plein de souvenirs rattachés aux îles.	19	Gilles faisait son signe de croix avant de prendre les manettes.	55
L'Isle-aux-Oies, lieu des origines	23	Des milliers d'oies en vue !	57
L'Isle-aux-Oies, c'est un autre portrait.	25	Au retour des oies, le mode de vie de l'île change.	59
Du côté de l'Isle-aux-Grues	29	Pour subsister, il fallait soit guider, soit chasser.	63
Je vois l'île commun petit bijou. Une perle.	31	Le peintre, les oies et la liberté	65
On a appris à regarder les couchers de soleil.	33	En souvenir de monsieur Riopelle.	69
Défier le fleuve	35	Les plaisirs de l'hiver	71
J'ai été élevé les pieds dans l'eau.	37	J'adore l'hiver !	73
Traverser, c'est du sport !	39	Des fois, il y a des hivers qui ne sont pas assez longs !	75

La vente des âmes : la générosité extravagante	79	J'ai bâti un rêve pour mes fils.	III
La vente des âmes, c'est notre protection depuis toujours.	81	Les hauts lieux de l'île	II3
Une place sans lieu de culte, pour moi, c'est impensable.	83	J'étais une passeuse de mémoire.	II5
Le jeu du masque	87	En voilà un qui a plus brassé sur terre que sur mer !	II9
On a réussi la transmission.	89	Maintenant, la pointe aux Pins appartient à tout le monde.	123
Pour rien au monde, je ne voudrais perdre cette tradition.	93	Revenir en son coin de pays	125
Toc, toc, toc, prenez-vous des mi-carêmes ?	95	J'aime ça quand nos jeunes reviennent s'installer à l'île !	127
À cent ans, ma mère a été le clou de la soirée de la mi-Carême.	99	Des jeunes solidement enracinés	129
Au printemps, on s'en va dans le sud !	103	Je ne veux pas que mon île disparaisse.	131
Les sauveurs de l'île	105	Bibliographie	136
L'île a failli faire naufrage.	107	Remerciements	137
On a retrouvé la fierté de notre agriculture.	109		

Carnets de l'Isle-aux-Grues,
de Julie Stanton et Régis Mathieu,
composé en Jenson corps 20,
a été mis en ligne
en juillet deux mil treize.